

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE

	Page
LOUIS-A. CHRISTOPHE	La statue de Ramsès Ier 257
YOUSSEF EL SEBAI ..	Les trente deniers 266
GABRIEL BOUNOURE ..	Ramza 285
G. C. ANAWATI	Ibn Khaldouïn, un Montesquieu arabe 303
A. PAPADOPOULO	Primitifs de 1959 320

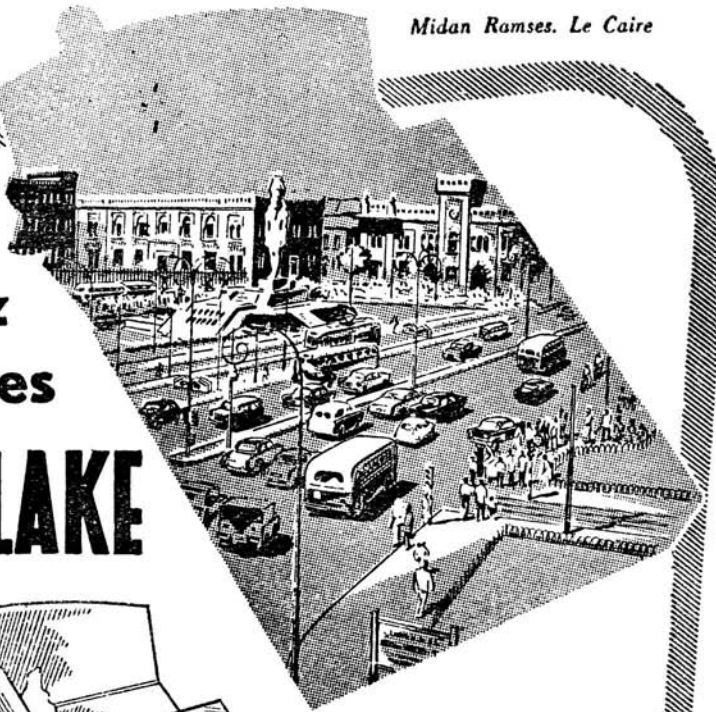
Les Arts — La Musique

ALEXANDRE ADOPOL	La saison artistique et théâtrale. 341
------------------	--

rdc

Midan Ramses. Le Caire

**Vous
trouverez
partout les
GOLD FLAKE**



**... et partout
elles sont
FRAÎCHES**

10 à P.T. 6 — 20 à P.T. 12

FABRICANTS: EASTERN COMPANY S.A.E. (R.C. 4884 GIZA)

Where in the world
do you want
to go ?

**U.S.A
EUROPE
ASIA
AFRICA**



Now Jetstream Flights
direct from Cairo to
the U.S.A., EUROPE,
NEAR and FAR EAST.

Non stop transatlantic
service.

FLY THE FINEST . . .

FLY TWA *JETSTREAM**

* JETSTREAM is a service mark owned exclusively by TWA.

FOR RESERVATIONS CONTACT YOUR TRAVEL AGENT OR TWA,
CAIRO, TEL. 79770 - ALEXANDRIA, TEL. 26328

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E

TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE

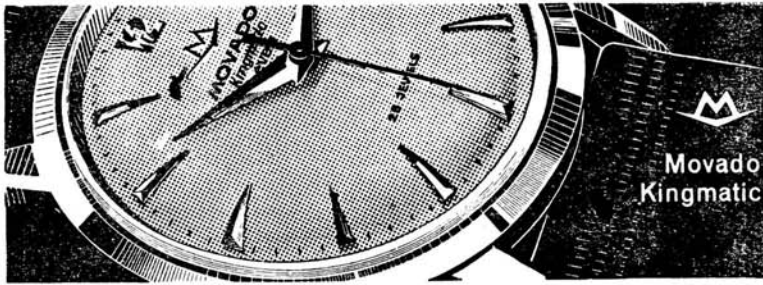
R.C.C. 39

R.C.A. 692



Proclamation de dernière heure:

**Pour la troisième année consécutive, Movado
gagne de haute lutte le concours pour
chronomètres-bracelets à l'Observatoire
officiel suisse de Neuchâtel**



Dès lors, quelle sécurité pour vous de porter une Movado!

Agents exclusifs pour l'Égypte

Sheffields

54, rue Abdel Khalek Saroit, Le Caire



JUGOSLOVENSKI AEROTRANSPORT

YUGOSLAV AIRLINES - JAT

Member of
I. A. T. A.

Booking : C A I R O, "Misrair" Opera Square, Tel. 47256, 47735
ALEXANDRIA, "Misrair" 19, Midan Saad Zaghloul, Tel. 20778

Information: C A I R O, JAT Office 33, Kasr El Nil, 4-9, Tel. 78066 (From 12 noon to 14 hrs.)

CAIRO
ATHENS
BELGRADE
FRANKFURT
MUNICH
VIENNA
PARIS
ZURICH
ZAGREB
PRAGUE
SOFIA
TIRANA

&
via
BELGRADE

MOSCOW
LONDON
BERLIN
WARSAW
BUDAPEST
BUCHAREST

Cher Monsieur, chère Madame,

Nous avons le plaisir de vous rappeler nos SERVICES DIRECTS BI-HEBDOMADAIRES au départ du CAIRE pour les destinations suivantes:

MOSCOU, VARSOVIE, PRAGUE, BUDAPEST, BUCAREST,

SOFIA, BERLIN.

Tous les mercredi et samedi un confortable J A T Convair 440 "METROPOLITAN" s'envole DU CAIRE A 9.45 vers toutes les capitales de l'Europe Orientale où il vous dépose dans la même journée.

Voyagez rapidement et économiquement via Belgrade, porte de l'Europe Orientale.

LE CAIRE - ATHENES

par J A T, tous les mercredi et samedi: le service "METROPOLITAN" est le premier service du matin, départ très commode à 9.45.

J A T dessert également depuis Le Caire: PARIS, MUNICH, FRANCFORT, VIENNE, ZURICH et ROME via Belgrade.

Demandez notre Horaire complet d'été pour tous renseignements.

By:



CONVAIR 440 "METROPOLITAN"

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLII, No. 226

J U I N
1959

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

La statue de Ramsès Ier

Une remarquable statue en bois du Nouvel Empire figure parmi les richesses égyptologiques du British Museum (n° d'enregistrement 854 : n° d'exposition 567). Elle représente un souverain, debout sur un socle de bois, dans l'attitude de la marche, jambe gauche en avant ; sa main droite pendante, serrait un objet qui a disparu ; son bras gauche est plié, le coude près de l'aîne, et la main tendue tenait probablement un sceptre aujourd'hui détruit. Le roi a les pieds et le torse nus ; son seul vêtement consiste en un pagne empesé dont la partie antérieure a une forme triangulaire, pointe en haut. Une perruque lui couvre les oreilles et la nuque en laissant le sommet des épaules dégagé.

Malgré les fentes du bois, l'ensemble est bien conservé. La face seule a souffert : le nez et la bouche ont été emportés.

Aucune inscription, sur la statue elle-même ou sur le socle, ne permet d'identifier cette représentation royale.

A ma connaissance, la statue a été publiée deux fois. Le premier dessin se trouve dans l'ouvrage d'Arundale, Bonomi et Birch, *Gallery of Antiquities selected from the British Museum*, Londres, s.d., pl. 47, fig. 170 ; la hauteur de la statue, sans le socle, y est mentionnée : 6 pieds, 4 pouces.

soit 1 m. 93. D'autre part, le monument est décrit à la page 112 de cet ouvrage avec d'autres objets anépigraphes : « La statue, fig. 170, a été recou-
 « verte d'une peinture bitumineuse noire et tous
 « ses accessoires [il s'agit sans doute du collier et
 « des bracelets] sont tracés en blanc. Comme ces
 « couleurs sont les mêmes que celles des petites
 « statues funéraires de la tombe ordinairement ap-
 « pelée tombe Belzoni, celle de Sethei ou Séthi Ier,
 « je suis porté à considérer cette grande statue, en
 « tenant compte aussi du style de la perruque,
 « comme une représentation de ce souverain. Le
 « personnage tenait dans sa main droite un sym-
 « bole, probablement la croix ansée, et dans la gau-
 « che un bâton ou un sceptre. La facture est ex-
 « cellente. Les yeux étaient, semble-t-il, incrustés
 « de bronze et d'émail : la barbe et ses attaches (ou
 « des favoris) devaient être en bronze. Le socle,
 « ancien lui aussi, montre que les Egyptiens
 « aimaient à dresser leurs statues en arrière en
 « laissant le piédestal largement découvert en
 « avant. »

Cette grande statue en bois qui fait songer aux deux grandes statues similaires, noires et dorées, découvertes dans la tombe de Tout-ankh-Amon, avait été trouvée, selon l'auteur de la notice, dans l'une des tombes royales de Biban el-Molouk à Thèbes ; Salt l'avait vendue au British Museum, avec d'autres, en 1821.

Les différents catalogues du British Museum ont donné une photographie, toujours la même, de cette statue royale qui fut longtemps exposée, et l'est peut-être encore, dans la grande salle centrale des collections égyptologiques du Musée. A côté de cette photographie, on peut, dans *A Guide to the Egyptian Galleries (Sculpture)*, Londres, 1909, p.

158, lire le texte suivant : « 587 (Grande salle centrale). — Statue en bois de Séthi Ier, roi d'Égypte « autour de 1350 av. J.-C., provenant d'une salle « de sa tombe. — Collection Salt. — XIXe dynas-
« tie. — Hauteur : statue, 6 pieds, 5 pouces ; socle.
« 9 pouces 1/2. (N° 854). » Une photographie sem-
blable (fig. 198) est ainsi commentée dans *A General
Introductory Guide to the Egyptian Collections in
the British Museum*, nouvelle édition, Londres,
1930, p. 361-363 : « Parmi les monuments de son
« règne (celui de Séthi Ier) au British Museum, on
« doit citer : une statue du Ka royal, en bois, trou-
« vée dans une salle de sa tombe (Grande salle
« centrale, n° 854).... » Ne nous étonnons donc pas
si Petrie (*A History of Egypt*, t. III, p. 8) range, lui
aussi, ce monument parmi ceux de Séthi Ier.

Ce sont, semble-t-il, Misses Porter et Moss qui
ont, les premières, exprimé quelques doutes sur
cette identification peu fondée dans leur *Topogra-
phical Bibliography of Ancient Egyptian Hierogly-
phic Texts*, ..., t. II, *Theban Necropolis*, Oxford,
1927, p. 26 ; elles ont pris la précaution de faire
connaître leur hésitation par un point d'interroga-
tion : ainsi attiraient-elles l'attention des égyptolo-
gues sur une provenance et, en conséquence, sur
une attribution qui ne leur paraissaient pas cer-
taines. Mais le plus difficile restait à faire : rempla-
cer le doute par une certitude. Pour dire vrai, les
documents existaient ; il ne s'agissait que de les
grouper pour rétablir la vérité historique. C'est ce
que je vais démontrer.

*
**

La recherche est toujours exaltante sur le ter-
rain comme en bibliothèque. Il suffit de saisir le

bout du fil et de dérouler lentement l'écheveau pour confectionner un peloton bien régulier. Dans le cas précis qui nous intéresse, le bout du fil, c'était un nom : Salt et, accessoirement, une date : 1821 et un site : Thèbes, Biban el-Molouk.

Au début du XIX^e siècle, les fouilles n'avaient qu'un but : la découverte d'objets. On ouvrait des temples (Abou-Simbel) ; on pénétrait dans des tombes (Thèbes-ouest) ; on creusait dans tous les sanctuaires (Karnak). La fièvre des chantiers dressait les uns contre les autres les consuls généraux et leurs auxiliaires ; on se disputait les sites ; on s'arrachait les faveurs des autorités locales ; on intriguait au Caire ou à Alexandrie.

Dans ces conditions extraordinaires, le travail scientifique était particulièrement négligé. Il fallait aller vite. Les trouvailles s'entassaient sans avoir été dûment enregistrées ; dès qu'il y en avait assez, on les embarquait sur un bateau ; et elles prenaient la route du nord, de la capitale, du port, de l'étranger. On pouvait tenir un journal de fouilles quotidien, mais il était toujours très vague : avant la grande découverte de Champollion, il était impossible de dater avec précision toutes les merveilles qu'on tirait de l'oubli. Les objets qui furent alors mis au jour ne sont pas encore tous identifiés : notre grande statue en bois du British Museum n'est qu'un exemple parmi tant d'autres.

Avant 1821, les fouilles entreprises dans la région thébaine au nom du consul général d'Angleterre, Henry Salt, étaient dirigées par Yanni⁽¹⁾ et, entre 1816 et 1818, par Belzoni qui travailla sur-

(1) Yanni ou Giovanni d'Athanasî, jeune Grec entré au service du colonel Missett, consul général d'Angleterre ; il demeura au service de Salt pour lequel il fit des fouilles à Thèbes à partir de 1817. Il s'installa ensuite dans la nécropole

tout sur la rive occidentale. Or Belzoni a publié le récit de ses expériences de fouilleur ; c'était donc à son ouvrage, *Narrative of the Operations and Recent Discoveries within the Pyramids, Temples, Tombs, and Excavations, in Egypt and Nubia*, 2 vol., 3ème édition, Londres, 1822, qu'il fallait recourir en premier lieu.

L'idée était bonne. On lit, en effet, t. I, p. 355-356 : « A l'aube du matin suivant, le 11 (octobre « 1817), nous commençâmes la visite de Thèbes. « Nous allâmes voir les tombes de Gournah et le « petit temple dans la vallée qui se trouve derrière « le Mnémonium. Vers midi, on m'apporta un billet « qui m'apprit qu'une tombe découverte la veille « était maintenant ouverte, de sorte que nous pou- « vions y pénétrer. A cette nouvelle nous nous en- « gageâmes aussitôt sur un sentier de montagne et « nous arrivâmes près du tombeau en moins de trois « quarts d'heure. On venait juste d'ouvrir la tombe « et j'y entrai pour voir jusqu'où il était possible « de l'examiner. Après avoir avancé dans un pas- « sage de trente-deux pieds de long et de huit « pieds de large, je descendis un escalier de vingt- « huit marches et j'atteignis une salle d'une lar- « geur appréciable et dont les murs étaient cou- « verts de belles peintures. D'en bas, je fis savoir « aux ouvriers qu'ils pouvaient descendre et ils en- « trèrent dans la tombe qui a dix-sept pieds de « long et vingt-et-un de large. Le plafond est bien « conservé, mais il n'est pas dans le meilleur style. « Nous trouvâmes un sarcophage de granit conte- « nant deux momies et, dans un coin, *une statue* « *debout, haute de six pieds, six pouces, et remar-*

thébaine où Hay, Wilkinson, Champollion et St John le rencontrèrent. Il mourut en 1837.

« quablement taillée dans du bois de sycomore,
 « elle est d'une conservation à peu près parfaite,
 « à l'exception toutefois du nez. Nous découvrîmes
 « aussi un certain nombre de petites statues en
 « bois sculptées, représentant des personnages
 « symboliques. Quelques-unes avaient une tête de
 « lion, d'autres celle d'un renard, d'autres encore
 « celle d'un singe ; l'une d'elle avait une tortue
 « terrestre au lieu et place de la tête. Nous trou-
 « vâmes un veau avec une tête d'hippopotame. De
 « chaque côté de cette salle, il y en a une plus pe-
 « tite de huit pieds de long et de sept pieds de
 « large ; et, dans le fond de la chambre principale,
 « une autre salle de dix pieds de long et de sept
 « pieds de large. Dans la chambre, à notre droite,
 « nous mîmes au jour une autre statue, semblable à
 « la première, mais mal conservée. Sans aucun
 « doute, ces deux statues avaient été placées de
 « chaque côté du sarcophage, tenant une lampe ou
 « quelque offrande dans leur main ; en effet, une
 « main est normalement tendue pour tenir quelque
 « chose et l'autre pend le long du corps. Le sarco-
 « phage est couvert d'hiéroglyphes qui sont seule-
 « ment peints ou ébauchés ; il est orienté vers le
 « sud-est. »

*
**

J'ai souligné trois passages importants. Le premier et le dernier décrivent exactement la statue 854 du British Museum : celle-ci n'a donc pas été découverte dans la tombe de Séthi Ier où Belzoni a pénétré, le premier, les 17 et 18 octobre 1817 (*op. cit.*, t. I, p. 359 et suiv.).

Il fallait maintenant examiner le plan de toutes les tombes royales de Thèbes pour savoir enfin

à quel souverain appartenait cette grande statue en bois.

La tombe dans laquelle Belzoni était entré le 11 octobre 1817 me parut bien vite être celle de Ramsès Ier : le plan dressé par Champollion (*Notices descriptives...*, t. I, p. 425) concordait presque parfaitement avec la description de Belzoni ; et Champollion notait aussi (p. 426) que les légendes du sarcophage étaient « peintes en jaune sur un fond rouge ». Mais le plan de Champollion ne mentionnait pas l'existence d'une chambre ouvrant sur la paroi de fond de la grande salle (second passage souligné dans le texte de Belzoni). Ainsi, le lieu de provenance de la statue en bois du British Museum était connu ; mais le doute était encore permis sur l'identité du propriétaire de la tombe où elle avait été découverte.

*
**

Une aide imprévue me fut alors fournie par un voyageur français du XIXe siècle et quel voyageur ! Gustave Flaubert lui-même. Dans son *Voyage en Orient* (édition du Centenaire, t. IV, Paris, 1925), Flaubert, à la date du vendredi 10 mai 1850, consigne les impressions de sa visite à Biban el-Molouk. A la page 111, voici ce qu'il a retenu de sa descente dans la tombe royale n° 16, celle de Ramsès Ier : « 16. — Entrée difficile. Une seule chambre avec « un sarcophage en granit vide. Une inscription « au crayon déclare que Belzoni, Stratton (2),

(2) Lire Stratton. — Sir Joseph Stratton, colonel de dragons, combattit à Waterloo. En 1817, il entreprit un voyage en Orient avec M. Fuller ; après la Palestine, ils visitèrent l'Égypte. Installés au Caire, ils accompagnèrent en septembre les capitaines Irby et Mangles aux Pyramides ; puis le colonel Stratton fit le voyage de Haute-Égypte, jusqu'à Assouan, avec le capi-

« Beechy (3) et Bennett (4) ont été présents à son
 « ouverture le 11 octobre 1817... Des deux côtés de
 « la pièce, chambres comblées dans lesquelles on
 « ne peut plus entrer. »



Mais le problème de la quatrième salle n'était toujours pas résolu. Il m'a fallu attendre le début de l'année 1959 pour mettre un point final à mon enquête. M. Piankoff, dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, t. LVI, 2ème fascicule, p. 189-200, vient de publier la traduction de tous les textes de la tombe de Ramsès Ier. Il a accompagné son article d'une série de neuf planches et d'un nouveau plan de la tombe, dressé par l'architecte suisse, M. Jean Jacquet. Or ce plan est le résultat de travaux récents : il porte la chambre que Champollion et Flaubert n'avaient pas vue ; elle s'ouvre dans la paroi de fond de la grande salle, à gauche, près de l'angle. M. Jacquet a bien voulu m'indiquer ses dimensions exactes : 2 m, 10 × 1 m, 28 ; elles ne correspondent

taine Bennett. A Thèbes, Stratton eut à défendre Salt contre les accusations perfides de Belzoni.

(3) Lire Beechey. — L'un des fils du grand portraitiste anglais, Sir William ; H.W. Beechey, secrétaire de Salt, savait le français et l'italien ; comme il dessinait bien, le consul général d'Angleterre lui demanda de se joindre à Belzoni pendant l'année 1817. Ainsi Beechey assista à l'ouverture du grand temple d'Abou-Simbel et des tombes de Ramsès Ier et de Séthi Ier.

(4) Le capitaine de dragons Bennett avait fait le voyage de Palestine, pendant l'été 1817, avec M. Jolliffe ; en arrivant au Caire, ce dernier fut contraint de repartir aussitôt pour l'Angleterre. Le capitaine Bennett se rendit alors jusqu'à Assouan en compagnie de son supérieur, le colonel Stratton.

pas à celles que Belzoni a données (3 m, 04 × 2 m, 13) ; mais il ne faut pas attacher trop d'importance à cette différence de mesures (la grande statue en bois a été mesurée trois fois et chaque fois le nombre des pouces diffère : 4, 5 et 6).

*
**

Ainsi la grande statue en bois du British Museum (n° 854), trouvée dans la tombe de Ramsès Ier par Belzoni, représente très certainement ce souverain. Cette identification est d'un intérêt capital pour les égyptologues : c'est, en effet, la seule statue que nous ayons du fondateur de la XIXe dynastie, père de Séthi Ier et grand-père de Ramsès II.

Louis-A. Christophe

Les trente deniers

Je ne parvenais pas à détacher mon regard de ces deux tableaux ; j'en étais fasciné. J'exprimai mon admiration à l'ami qui les avait peints. « Ce sont des merveilles », lui dis-je. Les tableaux représentaient, l'un, la Vierge et l'autre, Judas.

Je ne pouvais m'empêcher de me demander comment mon ami avait réussi à faire ressortir l'expression profonde qui se lisait sur ces traits et à leur insuffler cette apparence de vie qui me frappait si profondément.

Je fixai l'image de la Vierge et j'y vis un mélange de dignité non dépourvue d'humilité et de foi ardente. Il me semblait que je n'étais point en présence d'une peinture, mais de la Vierge en personne.

Je regardai ensuite Judas et j'aperçus dans ses traits sombres et fortement marqués la trace qu'y avait laissée le vice : cupidité et rapacité. Dans son regard on pouvait déceler les stigmates du crime mêlés à la tristesse du

N.D.L.R. — Youssef el Sebaï est l'auteur de nombreux contes, romans, pièces de théâtre, scénarios de films, d'une veine humoristique et moderne. Il est actuellement Secrétaire Général du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts.

remord, et l'on pouvait y lire comme une supplique, un aveu, une demande d'absolution, un désir de laver la souillure qui avait terni l'âme et l'avait avilie.

Vivement, je serrai la main de mon ami pour le féliciter. Je ne me pardonnais pas de l'avoir chiné quand il m'avait appris qu'il comptait exposer deux tableaux représentant la Vierge et Judas. J'avais tâché de l'en dissuader surtout quand il m'avait appris qu'il n'avait pu trouver un modèle pour son Judas.

En ce temps-là, je m'étais pourtant rappelé une peinture qu'il avait exposée, dix ans auparavant, représentant Jésus-Adolescent. Son œuvre avait obtenu un premier prix. Elle avait été le point de départ de sa renommée; elle l'avait lancé.

En quittant l'exposition, je demandai à mon ami où il avait bien pu découvrir un modèle pour son Judas. Il baissa la tête, pensif, puis il m'apprit qu'il y avait là-dessous une histoire extraordinaire. J'essayai d'en connaître les détails, mais en vain.

Nous nous séparâmes, les jours passèrent et j'avais presque tout oublié de mon ami et de ses œuvres, lorsque je reçus de lui une lettre, que voici :

Cher Ami,

Il me semble pouvoir maintenant satisfaire ta curiosité et lever le voile sur un secret que tu voulais élucider. Je veux bien aujourd'hui te faire plaisir en te racontant une histoire que tu désirais depuis longtemps connaître.

Je suppose que tu te rappelles avec quelle

insistance tu as essayé d'éclaircir l'énigme de mes deux tableaux représentant la Vierge et Judas ; combien tu m'as supplié, à notre sortie de la dernière exposition où j'ai récolté un premier prix, de te raconter l'histoire des deux personnes qui me servirent de modèles. Je t'avais appris qu'il y avait, à leur sujet, une histoire peu commune. Je m'étais esquivé et tu ne pus avoir satisfaction, car je ne pouvais parler en ce temps-là. Comme tu as dû être vexé, car je connais ta curiosité ! Me permettras-tu de faire amende honorable en te narrant l'histoire, maintenant que je suis dégagé de mon obligation d'en garder le secret ? Mon récit ne peut en effet plus nuire à personne.

Te souviens-tu du jour où je t'avais informé que je comptais présenter deux tableaux à l'exposition : l'un de la Vierge et l'autre de Judas ? Te rappelles-tu comment tu avais trouvé mon projet ridicule, me conseillant de laisser de côté ces images saintes, affirmant que d'autres génies de la peinture m'avaient précédé dans ce domaine, que malgré tous mes efforts je ne pourrais jamais égaler mes aînés, que mieux valait pour moi aborder un genre moderne, quelque chose d'inédit ? J'avais alors passé outre à tes objections, je m'étais cramponné à mon idée. J'étais parti à la recherche de deux modèles.

Pour la Vierge, aucune grande difficulté ne se présentait, et pourtant tous les modèles dont je pus disposer ne me donnaient pas entière satisfaction. Mais la tâche la plus ardue était de trouver un homme à même de poser pour mon Judas. Le tout n'était pas de trouver le modèle convenable, la question était beau-

coup plus compliquée. Tu sais que j'ai pris l'habitude de toujours faire comprendre aux personnes que je prends pour modèles le sens du tableau que je désire peindre, sous quels traits j'ai décidé de les faire apparaître, quelles expressions je compte faire ressortir. La femme que je veux représenter sous les apparences d'une hétaïre doit comprendre à l'avance que c'est bien ainsi que j'entends la reproduire, que je mettrai dans mon tableau tous ces petits riens qui en feront — sur la toile — une femme dissolue et perverse.

C'est précisément cette franche explication anticipée qui faisait que je ne pouvais pas m'attendre à trouver facilement une personne pour représenter Judas. Aucun être quelque bas et terre-à-terre qu'il fût n'acceptait d'être le prototype de l'Ischariote, une fois que je lui avais fait mon petit exposé.

Quand je te fis part des difficultés que je rencontrais, tu en fus tout étonné. « Que leur importe ? » m'avais-tu dit. « Qu'ils servent de modèle pour un Judas ou pour tout autre, ne touchent-ils pas leur cachet en fin de séance ? » Je t'avais répondu que c'était précisément cela qu'avait fait Judas lui-même : à la fin, il fut payé de sa peine !

Entre-temps, je n'arrivais pas à trouver mon homme, même parmi les plus déçus de la pègre.

Les jours passaient et j'étais toujours coincé. La date fixée pour l'exposition approchait et je devenais de plus en plus nerveux, lorsque le hasard voulut bien guider mes pas vers le modèle que je recherchais. Pour être

plus précis, je dois dire que c'était plutôt lui que la chance avait jeté sur mon chemin.

Je le vis pour la première fois au milieu d'un groupe de repris de justice comme lui. Ils étaient entassés dans un camion, en route pour le cachot. Le court instant où nos regards se rencontrèrent avait suffi pour me convaincre que c'était bien ce qu'il me fallait.

Je n'eus pas de peine à le retrouver. Je m'adressai aux autorités et il me fut permis d'aller le voir. On me facilita même la rencontre pour qu'il me serve de modèle. Je décidai donc d'aller dans sa cellule, humide et sombre comme je me l'imaginais ; j'avais en effet décidé que c'était moi qui ferais le déplacement. Je m'étais rendu compte que l'atmosphère austère et misérable du cachot, avec ses relents de pourriture rappelant le crime, servirait de cadre idéal pour un tel tableau. L'air lourd de la prison créerait l'élément favorable pour l'exécution parfaite et sincère d'une telle œuvre.

Le geôlier poussa la porte qui s'ouvrit avec un grincement sinistre, et je pénétrai dans la pièce étroite où je pus distinguer une forme humaine grâce aux faibles rayons de lumière qui filtraient par la petite lucarne grillagée.

Je me mis à dévisager cette face défaite et ces yeux étranges. Nos regards se croisèrent et j'en ressentis un frisson. Plus que toute autre chose, je désirais savoir qui était cet homme. Une lueur émanait de ces yeux coupables, lueur qui s'efforçait de dissimuler toute trace du crime qui torturait cet être ; c'était le regard suppliant de celui qui, se repliant sur lui-même, médite, se repent, implore, regrette.

Le geôlier lui dit ce que l'on attendait de

lui. L'homme dirigea vers nous son regard étonné mais ne broncha pas. Je lui adressai un salut bienveillant et poli.

Une fois le gardien parti, j'engageai avec mon homme une conversation affable; je lui expliquai que je désirais le prendre pour modèle. De fil en aiguille, nous en arrivâmes à parler de la raison pour laquelle il avait fini en prison. Il m'en fit le récit succinctement.

Tu voudrais sans doute savoir, mon cher, ce dont il retournait; quel concours de circonstances avait fait aboutir cet homme sur mon chemin.

L'homme m'apprit qu'il était inculpé de meurtre, que la victime était un commerçant en articles d'argenterie. Il m'affirma qu'il n'avait pas participé au meurtre perpétré par les autres complices. Les soupçons n'avaient pesé sur lui que parce que son casier était surchargé d'antécédents, tous relatifs à des vols d'argenterie. Il avait une soif inextinguible d'argent. Il jugeait tous les moyens bons pour en obtenir; peu lui importait qu'il arrivât à ses fins par les moyens honnêtes ou coupables. L'argent avait été, toute sa vie durant, le facteur décisif dans ses faits et gestes.

Imagines-toi, mon ami, la stupeur dont je fus frappé quand j'entendis ce récit extraordinaire. Moi qui cherchais un modèle pour un Judas, pouvais-je espérer trouver un cas plus approprié? Tu penses, un homme atteint de la folie de l'argent, un homme soumis à l'empire de l'argent au point d'en être tombé là où il se trouvait!

Je le fixai un instant puis je commençai à

lui expliquer ce de quoi il s'agissait, ce que je désirais qu'il représentât. Je lui racontai l'histoire du Messie et de Judas. Comment celui-ci vendit Jésus pour trente deniers, les remords qui le torturèrent par la suite, et comment il rendit l'argent à ceux qui le lui avaient donné puis, comment il se pendit.

Bouche bée, l'homme était tout yeux et tout oreille, et quand j'eus terminé ma péroraison, il baissa soudain la tête juste au moment où je crus entrevoir des larmes timides mouiller ses paupières. Je me sentis pris de pitié pour lui; il me répugnait d'ajouter à sa douleur, de profiter de ce qu'il était incarcéré pour le forcer à jouer un rôle qui peut-être l'horripilait. Je décidai donc, qu'afin de tranquilliser ma conscience, je devrais lui laisser le choix: à lui d'accepter ou de refuser. « Je ne voudrais pas vous forcer la main », lui dis-je. « Il ne fait aucun doute que vous avez la liberté absolue de poser pour moi ou de vous en abstenir. Avant vous, beaucoup d'autres ne l'ont pas voulu; je ne vous en voudrai donc pas si vous en faisiez autant. »

L'homme me regarda pendant un bon moment puis il hocha la tête d'un mouvement violent et dit: « Pas du tout, monsieur, pas du tout! Je poserai pour vous; je le veux. Ce sera une occasion pour moi de m'humilier le plus profondément possible, pour être ensuite en mesure de m'élever aux plus hauts sommets. C'est une chance qui se présente à moi de purifier mon âme, de la débarrasser de ses tares et de ses maux. »

L'homme se tut un instant. Il était en proie aux mille pensées qui hantaient son esprit. En-

suite, comme s'il se parlait à lui-même, il raccrocha : « Èt puis, il y a encore autre chose,... quelque chose que pareilles circonstances me permettront de réaliser. Il me semble que je pourrai ainsi mettre fin à cet anathème qui me poursuit. Oui, cette situation où je me trouverai, où je me placerai moi-même volontairement, me permettra de secouer le poids qui me pèse. »

Je ne saisis pas au juste le sens de ces mots mais je me gardai bien de poser des questions de crainte d'éveiller dans la mémoire de ce malheureux des souvenirs tristes et amers. Je le plaçai donc dans la pose que je voulais, j'ouvris mon cartable, en retirai mes instruments et commençai ma tâche par une esquisse.

Plongé dans mon travail, je ne tardai pas à remarquer que l'homme avait dû déjà poser pour des peintres. On voyait qu'il en avait l'habitude. Il fut un des plus parfaits modèles qui aient jamais posé pour moi. Il ne bronchait pas, et pendant les deux heures qui s'avèrent nécessaires pour mener à bonne fin mon esquisse, il ne bougea pas un membre.

Ce qui me frappait le plus dans cet homme c'étaient ses yeux. Je fixai toute mon attention pour rendre fidèlement l'expression de son regard. Ce regard trahissait la présence même du crime et du désespoir. On pouvait y remarquer des lueurs de volonté et d'espérance. J'entrevois dans ces yeux, au delà de l'humiliation et de l'abattement, les prémices d'une résolution qu'il avait lui-même décrite quand il avait dit qu'il serait en mesure de s'élever aux plus hauts sommets, de purifier son âme et de la débarrasser de ses tares et de ses maux. C'est

du moins cela que j'eus l'impression de découvrir dans le tréfonds de cette âme et c'est cela que je m'évertuai de faire revivre dans mon dessin.

Quand j'eus fini, j'eus la sensation d'avoir réussi et, en même temps, d'avoir saisi ce je ne sais quoi de mystérieux qui agitait cette âme. Il ne me serait désormais plus difficile de donner, aux lignes que je venais de tracer, les touches qui devraient en faire un tableau où aucun de ces traits particuliers ne manquerait.

Je posai mon dessin de côté et lui dis de se mettre à l'aise en le remerciant. Puis plongeant ma main dans ma poche, j'en retirai quelques billets et les lui tendis. Mais il les refusa en disant d'un air abattu : « Non, monsieur, vous pouvez garder votre argent. » J'en fus stupéfait, dérouté, et je lui répondis : « C'est votre cachet ; c'est de l'argent honnêtement gagné. J'ai toujours payé mes modèles ; pourquoi refusez-vous donc de prendre ce qui vous est dû ? » « Non, monsieur », me dit-il. « Épargnez-moi la peine d'avoir à accepter cela, je vous en prie. Je ne tiens pas à prendre quoi que ce soit pour ce que j'ai fait. » Après un court silence, il reprit : « Toutefois, il y a un petit service que je voudrais vous demander. Je serais tellement heureux si vous vouliez bien faire cela pour moi. »

Je crus comprendre que l'homme voulait quelque chose en remplacement de son dû, peut-être quelque chose de plus précieux. Je craignis un moment qu'il ne fit une demande exagérée, voire même défendue par les lois du pénitencier. Je répliquai sur un ton hésitant : « Je ferai pour vous ce que vous désirez pourvu que cela

soit dans les limites de mes possibilités. »
« C'est quelque chose de fort possible, monsieur », me dit-il. « Je désirerais que vous alliez voir ma femme. C'est elle qui m'a toujours remonté le moral, m'a aidé à me resaisir. C'est elle qui a soutenu ma volonté chancelante et m'a permis, chaque fois, de tourner une nouvelle page. Elle habite tout près de cette prison. Elle a loué une maison dans le voisinage pour être près de moi. »

— Et que voulez-vous que je lui dise ?

— Lorsque vous aurez la bonté d'aller la voir, dites lui tout ce qui s'est passé entre nous ici et demandez lui de vous donner le petit porte-monnaie pour me le remettre. Vous me rendriez ainsi un service que je n'oublierai jamais. Pouvez-vous faire cela pour moi ? »

J'hésitai un moment, craignant que le sac en question ne contienne quelque chose qu'il n'est pas permis d'introduire en prison. Je compris que l'homme avait tout de suite saisi ce que je pensais, et il me rassura aussitôt :

— Il n'y a guère dans le porte-monnaie quoi que ce soit de défendu ; je vous le jure, monsieur.

Il dit cela d'un ton tellement franc et sincère que je n'hésitai plus :

— Je ferai ce que vous me demandez. J'irai voir votre femme et je lui raconterai tout ce qui s'est passé. Je vous rapporterai le porte-monnaie.

Je serrai la main de l'homme et me retirai. Je quittai la prison tard dans l'après-midi. Il ne restait encore pour éclairer le ciel que quelques faibles rayons de lumière rougis par le

soleil couchant, et le crépuscule cédait le pas aux ténèbres envahissantes. Il me fut aisé de retrouver la maison que l'homme m'avait décrite, et peu de temps après, je frappai à la porte. J'entendis, de l'intérieur, une voix qui me répondit avec douceur. La porte s'entrouvrit et je me trouvai face à face avec une femme voilée de noir qui me scruta du regard.

— Oui, monsieur?

— Bonsoir, madame.

— Bonsoir. Que puis-je faire pour vous?

— Je viens de la part de votre mari.

La femme, étonnée, répéta mes propres mots:

— Vous venez de la part de mon mari?

— Entrez, monsieur.

Elle se rangea pour me laisser passer et je pénétrai dans la maison. Je m'assis sur un siège de bois; elle prit place sur un banc en face de moi et le silence se fit. Ayant remarqué que l'obscurité devenait gênante, elle se leva pour allumer une lampe à pétrole, puis revint s'asseoir.

J'entamai la conversation. Je lui dis, avec force détails, la raison pour laquelle j'étais allé voir son mari et tout ce qui s'était passé. Pendant que je parlais, je ne cessai de l'observer. Je trouvais dans ses traits un genre de beauté étrange, calme, posée, qui vous mettait à l'aise; non point cette beauté qui éblouit par son éclat et son brillant. Vous n'en étiez pas frappé de prime abord, mais plus vous la regardiez, plus vous en étiez charmé; vous vous sentiez plein de confiance et de paix; vous retrouviez cette sérénité que l'être humain ressent quand il

s'étend nonchalamment, caressé par une brise douce et légère, au milieu d'un paysage enchanteur, par une belle journée claire.

J'avais dit ce que j'avais à dire ; alors elle leva vers moi ses yeux limpides et me demanda à brûle-pourpoint :

— Comment l'avez-vous trouvé, monsieur ? Va-t-il mieux ? Je veux dire... moralement ? Pensez-vous qu'il puisse guérir ?

— Assurément, madame. Je puis vous certifier, me basant sur ses propres paroles et sur son apparence, qu'il a commencé déjà à remonter le courant. Son âme se débarrasse de ses tares et de ses maux : son esprit s'éclaircit.

La femme se mit, à son tour, à me raconter son histoire :

— Son cas est fort étrange ! N'était-ce cette obsession qui le poursuit, il aurait pu être le meilleur des hommes. Je me souviens encore du jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, il y a de cela quelques années ; comment l'amour nous avait unis, comment chacun de nous trouva en l'autre tout ce qu'il désirait. Puis nous nous mariâmes et nous menâmes une vie aisée et heureuse. J'entrevois pour nous un avenir magnifique ; tout, autour de nous, nous remplissait de confiance et augurait pour le mieux. Puis je découvris en lui cette horrible maladie : la soif de l'argent. Il brûlait d'envie d'en posséder, il le gardait avec un soin jaloux. Cupide, il avait en lui une avidité et une convoitise sans bornes. Je ne trouvais pas un bien grand mal en cela tant que ses désirs étaient satisfaits par l'argent qui

lui tombait normalement entre les mains. Mais je ressentis la plus forte des inquiétudes lorsque je le vis un jour, profiter de l'inattention d'un marchand, pour dérober dans sa bourse des pièces d'argent. Cette nuit-là je ne pus fermer l'œil ; je sanglottai dans mon lit jusqu'au matin. Il m'avait alors juré que ce serait bien la dernière fois. Depuis, je me sentis toujours fort anxieuse et misérable. Mille pensées noires me traversaient l'esprit et je ne savais comment me sortir de cette situation précaire.

Imaginez-vous, monsieur, l'état d'une femme aimant son mari et l'ayant toujours considéré comme un homme modèle, puis le voyant soudain glisser vers cet abîme ignoble sans cause ni raison plausibles. Nous n'étions pas — à Dieu ne plaise — dans le besoin ; il n'avait nulle raison pour commettre de pareils vols honteux. Je m'imaginai ce qui nous arriverait le jour où il serait pris en flagrant délit. Quel malheur, et qu'allait nous réserver l'avenir ?

Je n'avais aucun doute tout simplement qu'il s'agissait d'une maladie psychique, rattachée peut-être à un complexe qu'il avait contracté dans son enfance où son adolescence. Mais comment le guérir ? Comment oser dire aux gens que mon mari était atteint de l'obsession de posséder de l'argent, qu'il a commis des vols odieux ?

Hélas, ce que je pressentais arriva ! Ses méfaits furent exposés au grand jour ; il fut maintes fois arrêté ; il perdit sa dignité et avec elle sa situation. Notre état empira et je dus faire des efforts surhumains pour le tirer chaque fois du pétrin jusqu'au jour où la catastrophe s'abattit sur nous, celle du meurtre du com-

merçant en pièces d'argenterie. Ce fut le coup de grâce.

Naturellement, il n'a rien eu à faire dans ce meurtre ; il ne pouvait songer à tuer même une bestiole et encore bien moins un homme.

Toutefois, il me semble que ce crime, malgré toute l'horreur qu'il inspire et malgré les conséquences désastreuses qu'il en a subies, lui sera d'une très grande utilité. Il en a ressenti un choc violent ; il en a été bouleversé, ébranlé. Il y a en lui comme un revirement subit, un dégoût pour ce qu'il convoitait jadis sans restriction. Son âme a été délivrée d'un mal qui s'était avéré chronique. N'est-ce pas là votre opinion, monsieur ? Ne pensez-vous pas que son esprit soit en voie de guérison ?

Je vis dans ces dernières questions comme une prière, une invite à m'apitoyer sur son sort, à la rassurer, et je répondis avec conviction :

— Bien sûr, madame. Il vous reviendra tout autre qu'il n'était. Il retournera avec un esprit sain, une âme pure, et vous pourrez commencer une vie nouvelle. L'avenir est encore plein d'espoir.

Mes paroles eurent sur elle un effet magique. Je remarquai un changement sensible dans l'expression de son visage ; ses yeux brillèrent d'un éclat nouveau qui me toucha.

Elle me parla alors de toute la foi qu'elle avait en l'avenir ; elle me fit part de ses rêves, de ses projets. Je demurai un moment sous le charme de son enthousiasme, puis je saisis mon cartable, l'ouvris, en retirai mon papier à dessin et commençai à tracer une esquisse.

Emportée par sa propre exaltation, la

femme continuait sa tirade. Elle disait toute sa confiance, toute son espérance. Elle s'en rapportait à la grâce du Tout-Puissant. Elle parlait de l'avenir, de son époux, d'elle-même.

Entretiens, j'étais tout à mon ouvrage ; je dessinais sans relâche. Je tenais à faire revivre toutes les lueurs d'espoir qui jaillissaient de ce regard passionné, cette foi qui se reflétait sur ces traits, cette confiance qui jaillissait de cet être transformé par la ferveur.

Maintenant, elle avait cessé de parler. J'interrompis mon dessin ; j'avais atteint mon but ; j'avais achevé l'œuvre dont je rêvais.

Tu as vu toi-même le tableau, cher ami, et tu as pu le juger à sa juste valeur ; t'en souviens-tu ? C'était le tableau représentant la Vierge.

Quand la femme se fut tue, je lui tendis le dessin. Elle sourit en rougissant ; elle me dit que c'était beaucoup mieux que nature, que je l'avais flattée. Après une courte pause, elle reprit :

— Voulez-vous lui montrer ce dessin, je vous prie ?

— Bien sûr.

Je rangeai la feuille dans mon cartable, me levai et lui tendis la main pour la saluer. « N'oubliez pas, madame, le porte-monnaie que réclame votre mari », lui dis-je. La femme hocha la tête en signe d'approbation, s'éclipsa un rien de temps et revint avec un petit sac en cuir qu'elle me remit en me disant :

— Lorsque vous le lui remettrez, il vous expliquera tout. Ne vous moquez pas de lui, monsieur, même si vous jugiez que ce qu'il vous

dira est enfantin. Vous me le promettez, monsieur? »

— Inutile de promettre. Je n'ai jamais tourné en dérision qui que ce soit dans la vie, car je pourrais bien me trouver moi-même dans la même situation. Tout ce que je puis faire c'est de prier Dieu de m'épargner une telle épreuve.

— Je vous remercie, monsieur. Il désire se débarrasser de ce qu'il considère comme une malédiction qui le harasse. Il espère pouvoir se soulager d'un poids qui lui pèse sur la conscience.

Voilà donc que j'entendais de nouveau ce que l'homme m'avait déjà dit : se débarrasser d'un anathème, d'une chose qui lui pesait et l'oppressait. Ne comprenant pas davantage le sens caché de ces paroles, je ne pus que m'abstenir d'y répondre.

Je quittai donc la femme et me dirigeai une fois de plus vers la prison où je pénétrai sans encombres. J'entendis pour la seconde fois le grincement de la porte. L'homme était là tel que je l'avais quitté. Dès qu'il me vit, il vint à moi avec empressement et me demanda : « Vous l'avez, monsieur? » Je fis signe de la tête que oui, puis je lui remis le sac. L'homme le posa sur le bord de son lit et, tête baissée, il me dit à voix basse :

— Ne vous souvenez-vous pas de moi? Peut-être pensez-vous que c'est la première fois que je pose pour vous.

Les yeux grands ouverts d'étonnement, je le regardai sans comprendre au juste ce qu'il voulait dire. Mais il reprit aussitôt :

— Vous souvenez-vous d'un jeune garçon qui s'était assis devant vous, il y a dix ans de cela, pour vous servir de modèle pour un tableau de Jésus-Adolescent ?

— Bien sûr que je m'en souviens. Et comment donc ! Ce fut le tableau qui m'apporta la renommée. Et alors, ce garçon, vous le connaissez ?

Après un moment d'hésitation, je me mis à le fixer intensément et lui dit d'une voix hésitante :

— Vous ne voulez pas dire que ce garçon c'était...

Il prit le mot au vol :

— **Moi, oui bien moi**, monsieur ; c'est bien cela que je voulais dire. Dans mon enfance, je servis de modèle pour votre Jésus-Adolescent !

Il rit d'un rire nerveux qui me fit tressaillir. Je murmurai à moi-même : « Mais c'est inouï ! »

— Oui, monsieur, cela semble en effet incroyable... Vous rappelez-vous le moment où vous avez voulu régler mon compte en billets?... Quand je vous ai demandé de me payer en pièces d'argent ?

— En effet, je m'en souviens bien. La joie exubérante que vous avez manifestée alors m'est encore présente à la mémoire.

— Oui, monsieur. Quelques heures avant que je ne reçoive ces pièces, mon père m'avait battu comme plâtre. Il m'avait surpris en train de fureter dans un de ses tiroirs d'où j'avais retiré une pièce d'argent pour acheter un jouet que je convoitais. Les coups, la privation décuplèrent mon envie. Je sentis au fond de moi-

même un désir irrésistible pour tout ce qui était fait d'argent. Pour le coup, j'échaffaudai des rêves dans lesquels je découvrais des cachettes pleines de pièces de monnaie brillantes. Vous êtes venu, quelques heures plus tard, combler mes vœux; vous m'avez remis ce trésor en belles pièces sonnantes. Les jours s'écoulèrent; je m'apercevais qu'une avidité illimitée pour l'argent me poussait à le rechercher sans cesse. J'étais rempli d'une joie fébrile lorsque j'en ramassais. C'était un vrai délice pour moi que de l'entasser. Ce penchant évoluait sans discontinuer et d'une façon de plus en plus violente: il dominait toutes mes pensées, maîtrisait ma volonté, accaparait tous mes instants. Je ressemblais à un drogué. Ma vie devint un cauchemar et cela m'a amené où vous me trouvez maintenant!

J'eus un soubresaut et je me dis tout bas: « Pauvre homme! Se peut-il que je sois à l'origine de tous ses malheurs? » « Non, non, monsieur », m'interrompit-il. « Ce n'est point de votre faute. La faute, en premier lieu, est à celui qui m'a malmené, tout au début; celui qui m'a fait ressentir la privation cruellement. C'est ensuite la faute de cette âme faible que voici, cette âme qui n'a pu résister à la tentation. Trouvez-vous donc étonnant que j'aie gardé vos pièces d'argent telles que vous me les avez données? Elles sont ici, avec moi, intactes. Je n'en ai pas dépensé une seule. Combien je souhaite pouvoir vous les rendre... si vous n'y trouvez pas d'objections. Cela me débarrasserait de la malédiction qui me poursuit.

L'homme saisit le porte-monnaie, l'ouvrit

et jeta tout ce qu'il contenait sur sa couche. Je suivais attentivement du regard tous ses gestes. Ses yeux s'étaient remplis de larmes. Je sentis que son âme venait d'être visitée par la grâce; elle expulsait le péché. A ce même instant, je compris que la foi, qui l'avait si longtemps délaissé, venait d'êtreindre son cœur, elle rayonnait de tout son être.

Je ramassai les pièces éparpillées sur le lit, je les remis dans ma poche... ces mêmes pièces que j'avais données à l'enfant dix ans auparavant: trente deniers.

Youssef el Sebaï

traduction française de
La Revue du Caire

R A M Z A

Ce qui rend si attachants et si précieux, selon mon goût les romans de Madame Out El Koulob, c'est qu'ils nous « récitent » l'Égypte. Ils nous font participer aux réalités authentiques et intimes de la vie au Caire ; ils nous introduisent au mystère toujours dérobé du mystérieux pays de Masrou. Gérard de Nerval, au cours de son voyage, avait beau multiplier ses courses errantes et ses explorations, du quartier de Faggalah jusqu'au bout des allées de Choubrah et jusqu'au fin fond du Mouski : il sentait, avec une espèce de curiosité irritée mêlée de religieuse angoisse que le secret de l'Égypte lui restait en partie voilé. Il avait compris, avec sa finesse de poète et son sens de l'occulte, que « l'Européen frivole » ne pénétrerait jamais jusqu'à cet élément essentiel qui s'est manifesté par cette étonnante civilisation d'autrefois et qui continue de rendre si attirante cette terre privilégiée. Bien des fois je me suis amusé, en imagination, à me représenter Gérard débarquant de nos jours au Caire et introduit par moi chez Madame Out El Koulob, dont la maison est toujours si généreusement ouverte à tous les poètes et à tous les écrivains français. Comme l'auteur du *Voyage en Orient* aurait été heureux d'interroger sans fin l'auteur de *Zanouba*, l'aurait soumise à des questionnaires insistants sur

la vie des harems, sur les sentiments de ces femmes voilées, énigmatiques et semblables à des prêtresses, dont son œil suivait la silhouette élégante sur la place de l'Ezbékîeh. Surtout il aurait voulu connaître dans le dernier détail les coutumes, les mœurs, le sentiment de la vie, les traditions religieuses de ce petit peuple si bienveillant et si aimable qu'il coudoyait dans le quartier de Sayeda Zeinab, la petite fille du prophète. Quel dommage que le poète des Chimères soit venu au Caire cent quinze ans trop tôt ! Ce qui dans son *Voyage en Orient* est resté, par la force des choses, journalisme superficiel serait devenu explication pénétrante de la réalité intérieure. Oui, bien plus efficace que les leçons du Docteur Perrou, directeur de l'École de Médecine du Caire, son initiateur en matière d'Orientalisme, eussent été pour Gérard les propos de cette grande dame, fille d'un cheikh très vénéré, restée elle-même fidèle aux ferveurs exaltées de la foi islamique, et qui sait voir, comprendre et peindre en artiste les mœurs et l'âme de son peuple.

Belle rencontre manquée ! Heureusement nous avons de quoi nous consoler. Nous avons les livres de Madame Out El Kouloub, riches d'observations et de détails vrais, tableau vivant de l'Égypte d'autrefois et de l'Égypte d'aujourd'hui. Nous en louerons d'abord, si je peux employer une expression assez pédante et qui sent le cinéma, la valeur documentaire. Dans ces livres, aucun parti pris de pessimisme dénigrant ou d'apologie systématique ; — aucune de ces déformations qu'entraîne l'esprit visionnaire ou la thèse à démontrer ; — pas d'excès de noir, et pas d'excès de rose ; — pas de nausée et pas de complaisance dans l'absurde, mais au contraire un esprit finement observateur, une appréciation juste des actions et des mobiles, une sympathie

qui n'exclut pas la sévérité, une bienveillance souvent nuancée d'ironie. On trouve à chaque page cette délicate intuition, cette légèreté de touche, cette divination qui rend les femmes si habiles à démêler les subtilités, les détours et les mensonges du sentiment. Qui fait d'elles de si bonnes observatrices des mœurs et de la vie concrète, du détail de l'existence. Madame Out El Kouloub aime la variété des hommes et des choses, les aspects infiniment divers de la vie individuelle et sociale, les visages, les gestes, les façons, les grimaces. Tous les milieux égyptiens, photographiés avec sourire, sympathie, amour fraternel. A la suite de l'auteur nous pénétrons également sous les lambris dorés du palais d'un moufattich, « dans le nouveau quartier d'Ismailieh, — et dans l'échoppe d'un savetier, tout près de la mosquée d'El Bayoumi. Nous assistons non seulement aux conversations des lettrés discutant les idées de Cheikh Mohamed Abdou, mais aux controverses qui s'émeuvent chez l'épicier du coin, — controverses animées par toutes les raileries du savoureux humour populaire. Ecoutez un petit comptable, blanchi sous le harnais, au paletot rapiécé, faisant devant un auditoire goguenard la critique des nouvelles mœurs commerciales, dans le quartier de Méhallet Souq :

« Maintenant le quartier est peuplé de nouveaux riches qui ont fait fortune en mettant de l'eau dans l'huile ou du lard dans le beurre ou de la poussière dans la farine. Quand cette maison a été vendue, j'ai dit au nouveau propriétaire : après avoir été l'ami de Farid Pacha, je ne m'abaisserai pas à servir un marchand de tripes parvenu ! Voilà comme je suis ! »

Réalisme qui n'est pas grimaçant, ni amer, ni corrosif, mais au contraire plein d'humour, aimable

et malicieux, respirant cette bonhomie railleuse qui est un des traits de ce peuple bienveillant, formé à l'esprit et à la douceur par une très vieille civilisation. Oui, en Egypte il suffit de se promener dans la rue pour comprendre la réalité intérieure vivante de ce que nous appelons civilisation. Il ne s'agit pas de machines, ni de technique. Il s'agit d'une culture millénaire à la fois psychologique, morale et religieuse passée à l'état d'instinct, devenue nature. La civilisation à l'état infus, assimilée à la substance de l'homme, cette *hikma* que les poètes et les sages ont intégrée à toutes les âmes, voilà ce que l'Orient nous met sous les yeux, nous présente comme un des espoirs qui nous restent dans le monde actuel traversé de menaces. Un espoir de « sauver la terre », selon l'expression de Martin Heidegger. En Egypte, le sentiment de la communauté humaine et le sentiment de la vie, on s'aperçoit tout de suite qu'ils dérivent de ces antiques spéculations religieuses sur le mystère du monde, sur les rapports du sacré et du profane, sur la vie et la mort. Sur la mort considérée comme faisant partie de la vie, comme étant la face de la vie qui n'est pas tournée vers nous, mais qui regarde vers l'éternité. Rilke avait bien compris cela en se promenant à Sakkarah, comme Massignon l'a compris en se promenant au Qarafa du Caire. Cette présence, cette actualité de la pensée religieuse et cette profondeur historique de l'Egypte.

Tout cela vous explique que parmi les beaux livres de Madame Out El Kouloub, celui qui emporte mes préférences, c'est celui où l'on voit le mieux en acte les forces antiques de piété, d'espoir et de surnaturel qui constituent l'âme égyptienne, c'est le livre qui a pour titre *La Nuit de la Destinée* (Leilet El Kadr). Je voudrais que tout français, tout

voyageur prenne ce petit livre en arrivant ici comme un bréviaire d'initiation. On y voit en effet tout le génie religieux de ce vieux pays. On assiste au déroulement de l'année liturgique musulmane, aux dévotions populaires, à ce grand bouleversement de la vie que marque le mois de Ramadan, symbole de la descente, de l'intrusion du sacré dans le profane et le quotidien. Dans cet ouvrage dicté par un haut dessein spirituel, l'observation du réel voisine avec la poésie sans aucune disparate qui fasse hurler les tons ; l'odeur de la friture se mêle bonnement à l'odeur de l'encens et tous les détails, même les plus familiers baignent dans une atmosphère de rêve et de pureté mystique. En effet, le paradis et les anges, pendant la Nuit du Destin, sont dans une telle proximité de notre monde terrestre que tout apparaît transfiguré. La durée d'un instant, les cœurs purs peuvent apercevoir une sorte d'aurore au plus haut du ciel. Cette lueur nous révèle que nos destins ne sont pas bornés à l'ici-bas. Pour moi, en ma qualité d'habitant de Giza, je me découvre une grande propension à entrer dans ce merveilleux. J'estime en effet que les habitants de Giza, qu'ils le veuillent ou non, ont tous bu à la coupe mystique de Dhoul Nôu el Masri qui vécut et mourut dans ce faubourg. Sur eux continue de s'exercer l'influence de ce théoricien de l'extase et du concert spirituel. Ils sont engagés à le suivre dans ces voyages nocturnes où les fidèles sont conviés par la pleine lune de Chaaban. C'est pourquoi j'aime particulièrement ce livre qui nous retrace les visions légendaires de l'âme populaire, — ces visions que ramènent solennellement, pour les yeux des âmes croyantes, les astres d'or et de feu dans les belles nuits d'Orient.

J'ai aussi, dans l'œuvre si abondante et si ri-

che de Madame Out El Kouloub, une prédilection pour un autre de ses romans : c'est le dernier qui vient de paraître, c'est *Ramza* (1). *Ramza* est l'histoire d'une jeune fille qui est née dans un harem, qui se révolte contre l'asservissement traditionnel de la femme, fait le rêve d'aimer librement un époux de son choix et n'aboutit qu'à la plus douloureuse constatation : celle de l'impossibilité du bonheur humain. Drame cruel d'une adolescente énergique et fière, qui ne rencontre que des hommes médiocres, esclaves des préjugés, incapables de la comprendre. Brisée par les puissances sociales, *Ramza* n'a pas d'autre consolation que sa solitude orgueilleuse et ce sentiment d'avoir mené une lutte qui s'est terminée par sa défaite personnelle, — mais aussi par la victoire des femmes des générations suivantes.

Est-ce à dire que l'auteur de ce roman soit un esprit rétrograde, qui souhaite que l'on revienne aux temps abolis où de belles captives consumées d'ennui avaient à peine la possibilité de jeter dans la rue un regard furtif à travers les interstices étroits de leurs moucharabihs. Madame Out El Kouloub parle sans indignation des harems et de leurs mœurs. Est-elle donc une ennemie de l'émancipation féminine ? Sa position est beaucoup plus nuancée que ne le donnerait à croire un résumé superficiel de son livre. Une grande élévation de l'esprit la porte à promener sur les institutions et les mœurs un regard de relativisme et d'équité. Elle juge tout avec une probité intellectuelle qui donne à son ouvrage non seulement la valeur d'un haut témoignage, mais la valeur d'un exemple.

*
**

(1) Editions : Gallimard, Paris, 1959.

Les Occidentaux ne manquent pas qui ne sauraient parler du harem et des vieilles mœurs de l'Orient, sans manifester une grossièreté qui nous donne immédiatement envie de les contredire et de les contredire grossièrement. Je me rappelle avoir fait jadis les honneurs de Damas à un de ces Occidentaux qui se figurent que le vieil Orient (c'est-à-dire l'Orient d'avant-hier) n'était que barbarie, mépris brutal de la personne humaine. C'était un grand commis de l'état, imbu de morale laïque, d'humanitarisme kantien et persuadé que les droits de l'homme n'étaient respectés que depuis 1789. Ce birbe antédiluvien, ce qui l'indignait, tandis que nous traversions le Soukh Hamidieh au sortir de la grande Mosquée des Oméyades, c'était le voile des femmes. « Il est impossible, disait-il, d'imaginer une chose plus anti-sociale ! » A quoi je répondais qu'il est très heureux qu'il existe des choses anti-sociales, au moment où les individus sont tous menacés d'être dévorés par le Gros Animal, (comme Simone Weil appelait la monstrueuse réalité mécanique et collective). Je lui représentais, — mais vainement, — que le voile, bien loin de témoigner un mépris de la femme, était au contraire un hommage rendu à son redoutable pouvoir de séduction, à cette fascination diabolique qui émane de son corps et de son visage. Cette coutume du voile, je l'ai toujours interprétée quant à moi comme dictée par un sentiment très baudelairien de la féminité. « La femme, disait Baudelaire, cet être terrible et incommunicable. » Si nos compagnes sur cette terre sont terribles, parce qu'en rapport avec les puissances sacrées et démesurées du cosmos, il est juste qu'on limite un peu leur puissance, qu'on la limite par l'interposition de cette voilette légère, que les femmes d'Égypte portaient

autrefois avec tant de grâce que cet obstacle mis à leur pouvoir, paradoxalement, n'aboutissait qu'à l'augmenter. Et d'autre part, si la femme est incommunicable, que reprocher à ce voile qui l'empêche d'entrer dans une communication forcément trompeuse. Voilà ce que je disais sur la place Mergé, à ce partisan du progrès rationnel. Mais le seul résultat que j'obtins, ce fut de me faire considérer comme un esprit rétrograde, profondément corrompu par un trop long séjour en Orient.

Le vieil Oriental réactionnaire que je porte en moi a goûté intensément le tableau que nous fait Madame Out El Kouloub de la vie dans les harems jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle. A ce seul nom de harem, l'Occidental évoque les romans de Crébillon fils, renifle des parfums aphrodisiaques et partage le trouble de Monsieur Ingres, bourgeois du Montauban, lorsqu'il peignait le Bain Turc. L'auteur de *Ramza* nous montre que la vie dans les harems était sévère, chaste, stricte et de caractère on peut dire monacal. Mais elle aperçoit en même temps les conséquences fâcheuses de ce mode de vie : une sorte d'assoupissement des instincts accompagné, hélas, d'un engourdissement des intelligences, — deux diminutions qui atteignaient les hommes aussi bien que les femmes, et peut-être les hommes plus que les femmes. En sorte que, selon moi, ce sont les hommes qui ont gagné à la suppression de cette clôture où languissaient d'adorables captives qui n'étaient même plus désirées.

Madame Out El Kouloub ne veut ni renier ni maudire le passé de son pays. Dire que le passé est passé, cela suffit. Nul besoin de dénigrer ce qui est mort, car un tel dénigrement est la marque d'un complexe malsain. Une atmosphère de poésie, celle qu'avait repérée profondément Delacroix et Baude-

laire enveloppe à nos yeux l'antique institution du harem. Cette poésie, elle n'est pas absente de *Ramza*, mais l'auteur l'y a mise sans la moindre inflation romantique comme sans condamnation, — avec des détails précis et une parfaite simplicité de ton. Rien qui ressemble à la Mort de Sardanapale, mais une description tranquille du cadre et du décor, une justesse et une délicatesse de touche qui n'appartiennent qu'au génie féminin. Ecoutez par exemple le récit de cette scène où la jeune Indjé, entrée récemment au sérail de Farid bey, va subir l'épreuve décisive qui consiste à être présentée au maître et à lui servir le café.

« La khalfate Néemat entraît alors, accompagnée d'une esclave, une Ethiopienne généralement, toutes deux en grande tenue : longue robe de soie bleue à larges raies jaunes, corselet de brocart doré. L'esclave apportait un large plateau d'argent chargé des tasses et des canacas, et le posait sur une petite table d'ébène incrustée de nacre. La khalfate avait sur la tête un petit tapis à franges, brodé de fils de soie et d'or ; elle le faisait tomber d'un mouvement précis sur l'épaule de la servante, qui l'étendait sur une autre petite table placée devant mon père ; la khalfate versait alors le café dans les tasses qu'elle offrait d'abord à mon père, puis à ma grand-mère et à Gaulistan ; cela fait, elle allait s'accroupir dans un angle de la pièce. Tout en dégustant son café, mon père parlait de choses et d'autres, après quoi il se retirait, en jetant quelques pièces d'argent à la khalfate et à l'esclave.

« Parfois, ma mère, Narguiss, ou moi-même nous obtenions la faveur d'accompagner la khalfate, de servir le café et de l'offrir ; nous nous asseyions ensuite par terre à côté de Gaulistan.

« Le jour où ma mère fut présentée au maître,

elle prit la place de la servante et accomplit tous les rites. Mais sa main tremblait ; elle fit tomber une goutte sur le tapis brodé. Confuse et rougissante, elle devait être belle à ravir. Mon père fut très surpris et demanda des explications que Gaulistan lui donna en souriant. Il était visible qu'il trouvait à Indjé un attrait particulier, et la jeune esclave baissait modestement les yeux sous le regard qui, à plusieurs reprises, venait se poser sur elle. »

Tant de grâce modeste ne nous rappelle-t-elle pas la tragédie de Racine, la présentation d'Esther à Asmerus ?

« Devant ce fier monarque, Elise, je parus ! »

Aucune indignation déclamatoire n'altère jamais le naturel et l'honnêteté du récit. Cette technique si simple qui reste constamment au niveau des faits, elle est inspirée à Madame Out El Koulob par une vue des choses que je crois non seulement équitable, mais fort pénétrante. Elle estime que s'il est vrai de dire que les institutions forment les hommes, il n'est pas moins vrai d'affirmer que les hommes forment les institutions. Le harem vaut, a valu, ce que valaient les hommes et les femmes qui vivaient dans ses murs. Oui, harem signifie esclavage et au seul prononcé de ces mots, nous autres, hommes modernes, nous sentons l'indignation monter en nous. Cela prouve notre bon cœur, mais l'auteur de Ramza nous démontre que cette indignation s'égare en grande partie. Certes horrible était l'esclavage dans la cité antique, sans la sagacité païenne où les beaux aristocrates n'éprouvaient à aucun degré le sentiment de l'égalité des hommes. Ce n'est qu'avec les stoïciens, tous penseurs du Moyen-Orient, que s'introduit l'idée panthéiste d'une parenté divine de tous les hommes. Quant aux vieilles sociétés arabes, où les hommes

sont tous considérés comme des enfants de Dieu à part entière, l'esclavage était un mode de la vie sociale qui, bien souvent, n'avait rien d'oppressif, ni de révoltant. Dans *Ramza* nous voyons un couple de marchands d'esclaves presque idyllique et qui en remontrerait en fait d'humanité et de douceur, aux membres de la Ligue des Droits de l'homme et du citoyen. Peinture certainement exacte et conforme à des témoignages que nous ne pouvons récuser. Que conclure de tout cela ? C'est qu'il nous faut remercier vivement Madame Out El Kouloub de nous avoir mis sous les yeux un tableau aussi nuancé, aussi équitable de formes sociales aujourd'hui disparues et que les fanatiques du progrès ont l'habitude de condamner avec un scandale qui ne prouve que leur ignorance et la simplicité grossière de leur esprit.

Ce serait le pire des contre-sens que d'aller croire là-dessus que l'auteur de *Ramza* veut replacer toutes les femmes de l'Orient sous la soupçonneuse surveillance des eunuques et des « icoglans stupides ». *Ramza* est le roman d'une rebelle et d'une révoltée. Même les réactionnaires comme moi sont de cœur et d'esprit avec elle quand elle réclame son indépendance : car il faut être pour toutes les émancipations, qu'il s'agisse des personnes ou des peuples. La liberté est la condition indispensable pour que naissent les grandes choses, pour que s'épanouissent toutes les créations de l'esprit.

Madame Out El Kouloub le sait et le dit. Mais encore une fois elle ne se croit pas obligée de blâmer avec des mines hypocrites tout le passé de l'Orient. Elle sait, elle nous dit, que la clôture du harem ne laissait pas d'enfermer tout un trésor de sentiments délicats, des affections dévouées, des fidélités, des tendresses, des générosités, tout un raffinement

moral que l'oisiveté aiguisait, subtilisait. Les belles recluses avaient tout loisir de quintessencier leurs sentiments et de faire de beaux voyages sur la carte du Tendre et des Tendresses. Le harem, comme serre chaude pour la floraison des valeurs fines de l'âme, personne ne nous avait jamais fait cette peinture. Elle prouve que l'humanité, en quelque situation que ce soit, arrive toujours à faire fleurir ces valeurs qui sont le signe humain par excellence, — comme inversement elle peut en tous lieux et en tous temps offenser le ciel par ses laideurs et ses noirceurs.

Mais Ramza ? Que fait Ramza ? Ramza est née dans le harem, d'une belle cloîtrée, enlevée tout enfant d'un village serbe, parfaitement éduquée à Stamboul, achetée par un marchand d'esclaves et vendue au Caire à un homme intelligent, distingué, ami des lumières et du progrès. Ramza a une intelligence hardie, audacieuse, une volonté que rien ne peut ployer. Elle reproche à sa mère sa passivité d'esclave : elle épouvante sa timide institutrice française, la bonne et larmoyante Mlle Hortense. Par la porte entr'ouverte, elle ose écouter les conversations qui se tiennent dans le cabinet de son père : « Pensez, dit-elle, que les voix que j'entendais là étaient celle du Cheikh Mohamed Abdou, à l'époque où il entreprenait de réformer El Azhar, où il fut nommé grand moufti, et où ses idées agitaient le monde musulman tout entier, celles des poètes Chawki et Ismaïl Sabri, et encore de cet autre, tout jeune alors, et dont j'aimais le rire sonore, le prince Haïdar Ali. » « Un jour, continue-t-elle, en pénétrant dans le bureau de mon père mes yeux tombèrent sur un livre en arabe au titre exaltant : *Tahrir El Maw'ah* (La libération de la Femme). Je sus tout de suite que l'auteur s'appelait « Kassem

Amin », un nom que je ne devais plus oublier. Il avait de sa main écrit une dédicace à mon père et j'en fus fière comme s'il me l'avait adressée. Je devorai le livre : j'en parlai le lendemain à mes camarades ; aucune ne le connaissait encore, toutes l'achetèrent : il devint notre arsenal d'idées ; certaines d'entre nous le savaient par cœur. »

C'est ainsi que dans cette âme très pure se forme un idéal d'indépendance, de fierté et de noblesse. Ramza se jure à elle-même de ne pas se laisser vendre comme une marchandise, de n'épouser que l'homme de son choix, de rompre avec les traditions surannées, de braver tous les anathèmes. Et c'est là que commence la douloureuse aventure de Ramza.

Je ne veux pas vous raconter les infortunes qui accablent cette jeune fille, presque une enfant, ayant assumé le périlleux honneur de combattre le front massif des préjugés. Au tableau des mœurs s'ajoutent alors de très fines études de psychologie. Cette fille si noble éprouve dans sa bataille l'amertume suprême de ne trouver dans les deux hommes qu'elle aime le mieux, son père et son fiancé, que des êtres débiles, sans courage, dominés par les idoles de la tribu. Son père est un théoricien de la liberté, mais à condition que cette liberté reste une vue de l'esprit, une proposition livresque, un théorème. Quand il s'agit de marier sa propre fille, il se conforme à tous les rites sacro-saints de l'aristocratie cairote. C'est une honte, à ses yeux, que Ramza ait pu distinguer un brillant officier de la garde du Khédivé ; ce n'est qu'une raisonneuse privée de raison, qui a pris naïvement au sérieux les spéculations de quelques philosophes illuminés. Quant au beau cavalier Maher, à la fine moustache cirée, Ramza l'épouse secrètement et va le rejoind-

dre dans la garnison perdue de Kosseir. Mais ce fringant militaire n'a pas la force de braver l'opinion. Il se sent lui-même coupable et maudit, rejeté hors du corps social. Bientôt l'amour éperdu de Ramza le fatigue, l'excède : il repousse cette déclassée : il ne se reconnaît pas assez de cran pour affronter le blâme du mess des officiers. La pauvre Ramza meurtrie, désespérée, n'ayant trouvé dans sa vie que des pantins sociaux, va finir ses jours dans une parfaite solitude, avec le sentiment amer de l'impossibilité du bonheur humain.

*
**

Je vais vous dire maintenant ce qui fait à mes yeux la principale beauté de *Ramza*.

Le roman commence par un tableau de la vie des harems avant 1877, c'est-à-dire, avant l'année où fut promulgué l'édit interdisant la vente des esclaves. Ce tableau est peint, vous l'avez vu, avec une belle volonté d'impartialité, avec tant de modération équitable que l'institution du harem paraît au lecteur presque justifiée, naturelle, admissible. Cette vie recluse et factice porte elle aussi les fleurs et les fruits du sentiment et de la délicatesse morale. Insensiblement en lisant le livre nous nous assoupissons nous-même dans la paresse torpide de ces mœurs anciennes et leur parfum vieillot nous rend indulgents aux postulats violents et inhumains qu'elles impliquent et dissimulent.

Eh bien, à partir d'un certain moment tout est changé. Brusquement s'ouvrent de nouvelles perspectives : un renversement de la structure du roman se produit, toutes les valeurs sont bouleversées. Ce moment essentiel se produit quand une enfant animée d'une flamme incompréhensible jette

tout à coup, dans le silence feutré de ces chambres closes, le mot *d'avilissement*. Ramza a vu, elle, et elle seule, avec une sorte de regard angélique ce que personne n'apercevait : à savoir que toute cette vie quiète et endormie reposait sur une dégradation de l'être humain. Telle est la révolution qu'apporte une adolescente qui s'exalte pour la justice et la vérité. Un seul mot de sa bouche et les fenêtres s'ouvrent, un flot de lumière révèle les hontes secrètes, démasque les mensonges, fait briller des valeurs nouvelles, très hautes, exaltantes. Ici Ramza joue exactement le rôle de ces vierges très pures que l'on voit dans le théâtre grec, une Electre, une Antigone, jeunes filles toutes frêles et malheureuses, mais dont l'âme intrépide secoue les hommes engourdis dans leur égoïsme, hébétés par leur vie lâche et croupissante. Dès qu'elles parlent, tout est changé : un voile tombe, une aurore spirituelle baigne leurs gestes et leurs actes.

Ramza est sœur également de ces héroïnes de Giraudoux ou de Jean Paul Sartre qui sont les annonciatrices de la liberté, les messagères de l'affranchissement. La voilà dans le harem, avec sa petite jupe d'adolescente à peine sortie du pensionnat, qui dit comme Oreste dans *Les Mouches* et avec le même courage : « C'est ça, leur Bien... toutes ces saletés ! » Immédiatement on voit clair. Les cloportes rentrent dans les trous du mur à partir de ce moment capital où Ramza a parlé, la vie du harem, l'esclavage des femmes que nous étions presque tentés d'excuser avec une lâche indulgence, nous apparaissent comme des oppressions honteuses et des laideurs à détruire.

C'est là ce que j'appelle le tournant du livre Ramza a cette audace et ce pouvoir qu'ont les êtres très purs et spécialement les femmes par un privi-

lège mystérieux qui tient sans doute à l'essence même de la féminité. Bien souvent avec la générosité et la sûreté de leur instinct, les femmes devancent les hommes quand il s'agit d'ouvrir des voies nouvelles vers la justice, vers la liberté, vers l'héroïsme. Et souvent aussi ces porteuses de lumière sont encore presque des enfants. C'est un enfant qui voit que le roi est tout nu. C'est une petite bergère qui voit que les ministres et les généraux de Charles VII sont tous des crétins. Ramza appartient à cette grande catégorie d'héroïnes, à ces enfants ingénues qui ont la vocation d'être nos institutrices et nos guides.

Ramza nous éclaire, mais par la plus cruelle fatalité, elle n'éclaire pas les siens. Elle ne convainc pas sa tante, celle qu'elle appelle de ce nom et qui la chérit tendrement ; mais c'est une ancienne esclave, illettrée et confite dans les mœurs du harem et qui justifie la célèbre maxime, que la servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer. Pas davantage Ramza ne convainc son père qui est le type du bourgeois libéral, du monsieur aux idées avancées, mais en réalité partisan du conformisme le plus étroit et de la manière forte. Le type même de ces hommes qui sont d'une audace théorique à faire frémir, mais qui, dans la famille sont des despotes domestiques et dans la cité des conservateurs féroces. Ces portraits sont dessinés très finement, sans exagération caricaturale, avec ce même souci d'impartialité et d'équité qui se remarque dans tout le livre. La colère du père en apprenant la résolution de sa fille est si violente que celle-ci craint pour sa vie. Mais la chère révoltée ne cède pas. Tout aboutit cependant au désastre. Le père meurt de chagrin, Ramza elle-même, déçue, ravagée, vivra une vie de femme solitaire, vaincue dans

un combat qui ne portera victoire que pour les femmes et les filles des générations suivantes.

*
**

Nous avons vu les mérites éminents de cette œuvre, cette peinture des caractères fine et jamais chargée, ce tableau d'un moment remarquable de la vie de l'Orient où l'évolution fatale des mœurs donne un tour dramatique aux destins individuels. D'un bout à l'autre du roman règne une qualité très haute qui fait sa valeur d'actualité, sa portée efficace, son utilité bienfaisante. Cette qualité, c'est le sens historique aigu, pénétrant, plein de sagesse qui inspire l'auteur de *Ramza*. Equilibre, justesse, sérénité, sécurité de la réflexion historique, voilà par quoi ce livre s'impose. Il est aussi équitable pour les institutions du passé que pour les forces de l'avenir. Il ne blasphème pas les institutions du temps jadis et il ne se précipite pas dans l'idolâtrie des nouveautés. Il voit partout des hommes et des femmes qui, emportés par la turbulence irrésistible du mouvement social, souffrent, sont déchirés : le remède qu'il leur propose est le seul possible, c'est la considération impartiale, modérée, bienveillante de ce qu'apporte et détruit le temps indifférent. Ce sentiment de pitié à l'égard de l'autrefois, et cette sagesse pleine d'élévation, prête à accueillir tous les possibles humains sont, sans doute, difficiles à concilier ; mais c'est, incontestablement, la meilleure base de cet humanisme nouveau qu'annonçait, qu'appelait récemment mon ami, le philosophe Abderrahman Badawi : « Nous autres arabes, disait-il, sommes en train aujourd'hui de faire notre nouvel humanisme et nous sommes tous perplexes quant à savoir quel chemin nous y mènera. » Per-

plexité qui va parfois jusqu'à l'angoisse chez les meilleurs des intellectuels arabes devant la violence de l'histoire, l'accélération de l'histoire qui caractérisent notre époque. Dans beaucoup de consciences troublées se déchaîne un âpre conflit entre l'ancien et le moderne, le *qadim* et le *djédid*. Pour concilier ces inconciliables, Madame Out El Kouloub propose cette attitude de sagesse dictée par l'histoire elle-même, une volonté de comprendre et de pardonner, une acceptation sans amertume des choses fatales. Elle nous propose cette confiance dans la vie qui s'exprime par le sourire de Ramza, lorsque, vieille femme dans un jardin d'Assouan, elle voit les jeunes gens et les jeunes filles d'aujourd'hui qui s'épanouissent gaiement dans cette liberté qu'elle a conquise douloureusement pour eux.

Gabriel Bounoure

Abd El-Rahman Ibn Khaldoun, un Montesquieu arabe.

Après l'étude des facteurs qui agissent sur la société en quelque sorte du dehors, Ibn Khaldoun examine dans la seconde section la société en elle-même, les causes essentielles de son développement et de sa décadence.

La loi qui régit toute société politique est, d'après Ibn Khaldoun, celle qui caractérise les trois états par lesquels chaque société passe successivement : dans une première phase, la société mène une vie nomade soit dans les plaines comme les Tartares, soit dans les déserts comme les Arabes et les Berbères. Elle est organisée en tribus qui ne connaissent en fait de gouvernement que celui de leurs besoins et de leurs habitudes. Puis dans une seconde phase cette société parvient à fonder un empire par la force des armes en s'emparant d'autres sociétés ; elle s'organise alors et se donne des lois. Enfin dans la troisième phase la société est devenue tout à fait sédentaire : elle a pris les habitudes des peuples conquis, elle s'est laissée aller à une vie facile de plaisir et de luxe, elle cultive les lettres et les arts mais finit par se désintégrer et devenir la proie d'une société jeune et vigoureuse.

Cette vue absolument originale chez Ibn Khaldoun va lui permettre d'expliquer avec beaucoup de vraisemblance l'histoire des peuples orientaux et en

N.D.L.R. — Voir la première partie dans le No de Mars 1959.

particulier des peuples arabes et berbères qu'il connaît d'une façon personnelle et concrète.

Le premier état de la vie de la société, c'est la vie nomade. Ce qui la caractérise, c'est sa mobilité constante. Obligés, en effet, de pourvoir à leur subsistance, vivant de leurs troupeaux, les nomades doivent chercher les pâturages pour ces troupeaux. Cette vie nomade comporte deux aspects : la vie du désert pour les peuples qui vivent surtout de l'élevage du chameau, la vie pastorale pour les peuples qui élèvent le mouton et le bœuf.

Pauvres, n'exerçant aucun métier lucratif, les nomades ont des besoins très limités. Leur nourriture est réduite au minimum, ils se défendent tout juste contre les intempéries et les attaques des agresseurs. Ils ne connaissent ni arts ni sciences. Ils ont des mœurs saines qui tranchent avec celles des citadins et des habitants des campagnes.

Mais qu'est-ce qui va donner une consistance, une certaine cohésion à ces tribus ? C'est ce que Ibn Khaldoun appelle la *'asabiyya*, l'esprit de corps : « L'affection pour ses parents et le dévouement à ceux auxquels on est uni par le sang font partie des qualités que Dieu a implantées dans le cœur de l'homme. Sous l'influence de ces sentiments, ils se soutiennent les uns les autres ; ils se prêtent un mutuel secours et se font redouter de leurs ennemis. » (t. 1, p. 269).

Deux choses fortifient cet esprit de corps : le respect de la coutume, la nécessité constante de se défendre et d'attaquer. D'où l'étude à la fois de la vie à l'intérieur de la tribu qui représente les membres de la tribu se groupant autour du chef et celle qui la met en contact au dehors avec des ennemis qui menacent la tribu dans ses enfants, ses femmes, ses biens ou sa réputation. Ibn Khaldoun consacre

plusieurs chapitres à l'étude de l'évolution de cet esprit de corps, il fait ressortir les qualités qui donnent au monde sa noblesse : courage, générosité, éloquence. La famille qui possède au plus haut point ces qualités l'emporte sur les autres. Elle possède l'autorité, une autorité d'ailleurs non despotique mais politique jusqu'au jour où une autre famille, possédant ces qualités à un plus haut degré, l'évince.

En étudiant l'évolution de cette autorité dans les diverses tribus, Ibn Khaldoun en arrive à formuler deux lois. La première c'est qu'au bout de quatre générations, toute famille noble perd fatalement sa noblesse. La seconde, c'est que le pouvoir ne quitte pas la tribu tant que celle-ci garde sa force et son esprit de corps. Non content d'appliquer ces lois aux tribus nomades, Ibn Khaldoun prétend les vérifier également sur les grandes nations civilisées : Grecs, Romains, Perses etc.

Pour que l'esprit de corps puisse contribuer à établir la souveraineté soit à l'intérieur de la tribu soit à l'extérieur, il faut que les nomades gardent la pureté de la race. Celle-ci est sauvegardée chez les tribus qui vivent dans la solitude mais elle est compromise dans les tribus qui habitent près des villes ou chez celles qui admettent une « clientèle » d'une façon trop généreuse.

L'esprit de corps est incapable de rester à l'état statique. De par sa nature, il pousse la tribu à attaquer ses ennemis, à se les annexer. Et alors : ou bien elle réussit à les absorber, ou bien elle même, vaincue, devient leur armée. Ou enfin, la tribu habite la campagne et se sédentarise. Elle perd alors à la longue son esprit de corps et s'adonne à l'agriculture.

Pour que l'esprit de corps assure à la tribu sa souveraineté, il faut une autre qualité : la vertu.

Sans elle, affirme Ibn Khaldoun, « l'esprit de corps serait comme l'homme à qui on aurait coupé les bras et les jambes. » (t. 1, p. 299). Mais, à l'encontre de Montesquieu, il confond la vertu politique avec la vertu en général et ne distingue pas les vertus différentes qui sont nécessaires aux gouvernements différents.

Par son esprit de corps et par sa vertu, la tribu est apte à faire des conquêtes. Mais qu'est-ce qui va la faire passer, comme dit Ibn Khaldoun, de la puissance à l'acte ? C'est un principe religieux ou politique. Avant l'Islam, les tribus nomades en Arabie s'entredéchiraient : elles n'avaient aucun but politique, aucun idéal religieux. « Vous étiez ennemis ; nous avons uni vos cœurs et fait de vous des frères et remplacé par l'amitié une haine funeste » (Coran). C'est l'Islam qui fit d'elles un bloc et leur permit de s'attaquer aux peuples voisins et de fonder un grand empire.

Il faut de plus du côté du peuple attaqué qu'il soit susceptible d'être subjugué, qu'il présente une faiblesse.

Si le pays à conquérir est habité par des peuples différents, la conquête est plus difficile : c'est ainsi que la conquête de la Syrie, de la Perse, de la Mésopotamie et de l'Égypte se fit bien plus facilement que celle de l'Afrique du Nord où des multiples tribus berbères vivaient depuis des siècles en petits groupes, animés chacune d'un fort esprit de corps.

En second lieu, si le pays à conquérir est solidement établi, il manifestera une grande résistance par ses forces armées, et par l'autorité morale qu'il a acquise sur ses sujets. Ce n'est qu'en sapant cette autorité de l'intérieur qu'on arrive à venir à bout de l'empire

Ayant atteint ses objectifs et s'étant emparée de l'empire qu'elle attaquait, la tribu perd dorénavant l'initiative des opérations. La tribu devenue Etat va subir, en quelque sorte à son corps défendant, le processus continu qui l'amènera, à son tour, à être la victime d'une tribu plus forte. Ibn Khaldoun décrit, toujours d'après sa propre expérience ou en puisant dans les annales de l'histoire arabe les étapes de la descente. Au début il y a une intensification de l'esprit de corps. Le gouvernement de la tribu était en quelque sorte aristocratique car le chef, *primus inter pares*, devait tenir compte de l'avis de ses compagnons. Une fois l'empire établi, ses compagnons partagent bien au début l'autorité du chef mais peu à peu celle-ci se concentre en lui. Il élimine graduellement ses compagnons devenus ses rivaux et la lutte finit toujours par la victoire de l'autocratie. Mais celle-ci porte en elle-même le germe de la décadence finale. Car, remarque Ibn Khaldoun, pour se maintenir, le roi despote est obligé de s'appuyer sur une autre force que celle de l'union du sang. Il recourt à des soldats mercenaires qui sont souvent ses clients et ses affranchis. Soldats qui ne songent qu'à gagner les faveurs du roi, jouir de l'autorité et du luxe. S'il veut les garder, celui-ci est obligé de leur prodiguer de l'argent et, pour s'en procurer, d'augmenter les impôts.

Enfin le roi et sa famille oublient les habitudes austères de leur vie nomade. Ils vivent dans le luxe et s'adonnent aux plaisirs. Cela entraîne un affaiblissement des caractères et, de nouveau, entraîne beaucoup de dépenses et donc beaucoup d'impôts.

La constatation de ces trois causes qui minent un état conduit Ibn Khaldoun à établir certaines

règles générales qui expliquent la chute d'un empire:

1°) Un empire trop étendu échappe à l'autorité centrale, ce qui provoque sa dislocation.

2°) Il y a rapport constant entre la richesse du gouvernement et la prospérité de la population. Tant que l'impôt est léger et levé avec justice, la population trouve du goût au travail et ce travail enrichit naturellement les revenus de l'Etat. Mais dès que les dépenses exorbitantes du despote entraînent des impôts excessifs et injustes, le peuple se révolte ou prend le travail en dégoût.

3°) Il y a toujours rapport entre la douceur et la justice du gouvernement et l'importance de la population.

4°) La grandeur des monuments et la magnificence du souverain sont en rapport avec la richesse et la force du gouvernement d'une part et son degré de civilisation d'autre part.

5°) Il y a toujours influence réciproque entre le peuple vainqueur et le peuple vaincu. La première est généralement saine et bienfaisante; par contre l'influence du peuple vaincu sur le vainqueur est plutôt néfaste car celui-ci adopte les usages et coutumes qui ont amené la chute de l'empire qui les a précédés et qui produisent les mêmes résultats chez le vainqueur.

6°) La chute du parti aristocratique laisse libre champ aux ambitions des chefs militaires étrangers; le roi devient un jouet entre leurs mains. L'anarchie militaire amène la chute de l'empire.

7°) Mais le nouveau chef sauve les formes: il n'usurpe jamais les titres et les emblèmes de la royauté et se contente d'exercer le pouvoir en fait.

8°) Une fois la décadence de l'empire amorcée, elle suit inexorablement son cours. La maladie qui

a atteint l'empire est mortelle. L'éclat factice qui, un moment, peut l'animer, ressemble, dit Ibn Khaldoun, aux dernières lueurs d'une lampe qui s'éteint, lueurs très vives mais qui meurent bientôt. Poussant sa systématisation jusqu'au bout, notre auteur assigne à l'empire un âge limite : il ne dure au maximum que le temps de trois générations soit cent vingt années.

Le gouvernement est donc un phénomène naturel à la société. Tout naturellement aussi l'autorité tend à se concentrer dans un chef unique qui devient despote. Mais bientôt, sous la pression des sujets qui cherchent à se révolter, le monarque adopte une constitution établie par les philosophes ou émanant de Dieu. Le gouvernement devient constitutionnel et selon le cas, laïque ou théocratique. Pour Ibn Khaldoun, c'est ce dernier qui est le meilleur car les lois qui émanent de Dieu garantissent le mieux le bonheur de l'homme en cette vie et dans l'autre. A l'égard des Compagnons du Prophète et des quatre premiers califes, Ibn Khaldoun se montre d'une parfaite orthodoxie. Il en est de même pour le califat. Il discute les diverses questions qui peuvent se poser à son sujet : coexistence de deux califes, transformation du califat en une souveraineté temporelle, transmission du pouvoir dans le califat et dans la royauté, les rapports de la magistrature avec l'autorité du calife et du roi etc.

Une fois les faits politiques étudiés, Ibn Khaldoun se trouve à pied d'œuvre pour aborder la civilisation en elle-même. C'est l'objet des trois dernières sections de son ouvrage.

La civilisation, son nom l'indique, suppose né-

cessairement une cité. Dès qu'au terme d'une longue lutte émerge un empire, il cherche à se stabiliser. Il fonde une ville qui devient le centre du gouvernement. La succession des dynasties musulmanes et la fondation des diverses capitales : Misr, Koufa, Bagdad etc. justifie pleinement l'affirmation d'Ibn Khaldoun.

A la suite d'Aristote mais avec plus d'extension, Ibn Khaldoun indique les conditions que doivent remplir les fondateurs des villes. Il faut que la ville soit protégée contre les attaques, il faut assurer la santé des habitants, veiller à leur bien-être.

Une fois la ville construite, il faut y promouvoir la civilisation. Le progrès de celle-ci dépend de trois facteurs : des avantages du sol, du gouvernement et enfin de la population plus ou moins nombreuse qui l'habite. Sans ressources premières exploitables, la civilisation ne peut pas se développer. Ni non plus si le gouvernement n'y apporte son concours. Il faut protéger les habitants et leur assurer le produit de leur travail, il faut intensifier la circulation de l'argent et le commerce. La civilisation est d'autant plus raffinée que la dynastie régnante détient plus longtemps le pouvoir et elle dure généralement ce que dure la dynastie.

De plus l'influence du nombre des habitants est considérable sur l'aisance et la richesse du pays. Ibn Khaldoun fait des remarques judicieuses sur la loi de l'offre et de la demande dans la fixation des prix des denrées de première nécessité ou des produits de luxe. Les lois qu'il essaie de dégager pour la vie dans les villes, il les généralise et les étend aux contrées (1). Plus une contrée est peuplée plus

(1) « M. R. Maunier (dans la *Revue d'Histoire Economique et sociale*, p. 409 à 419) a recueilli et commenté les différents passages dans lesquels Ibn Khaldoun expose ses idées

les dynasties qui les gouvernent sont stables et plus la civilisation qui y éclôt pousse des racines profondes.

Cependant toute civilisation porte en elle-même les germes de sa destruction. En effet, elle provoque des habitudes de luxe et de raffinement qui amollissent les citoyens, les rendent incapables d'efforts. Ils perdent leurs qualités guerrières, mènent une vie de désœuvrement, deviennent une charge pour le gouvernement ; pour défendre la ville celui-ci fait appel à des étrangers ce qui, finalement, amène la chute de la dynastie. Ibn Khaldoun énumère les défauts qu'entraîne la vie citadine : les sujets agissent par crainte, ils essaient par tous les moyens de se soustraire au contrôle du gouvernement et de s'emparer du bien d'autrui. De ce point de vue, la vie nomade est infiniment supérieure à la vie sédentaire. La société citadine ainsi désintégrée est mûre pour la conquête ou bien elle s'éteint lentement.

Enfin dans les deux dernières sections (5e et 6e) des *Prolegomènes*, Ibn Khaldoun analyse les productions propres de la vie sédentaire à savoir les arts et les sciences. Cela nous vaut de nombreux chapitres qui donnent pour chaque art et chaque science ses caractéristiques.

Ce qui différencie la vie citadine de la vie nomade c'est que la première ne se contente pas com-

économiques. Il y distingue 1^o) — une théorie de la richesse sur laquelle il ne semble pas que les vues de notre auteur soient bien précises. Elle consiste surtout en quelques constatations assez justes et. 2^o) — une théorie des prix où Ibn Khaldoun esquisse assez bien la loi de l'offre et de la demande : enfin quelques passages où il montre une idée assez nette de la notion du coût de production » (G. Bothoul, *id.* p. 32, Note).

me la seconde de puiser ce qui lui est nécessaire dans la nature mais elle exploite les ressources naturelles, les transforme de façon à pouvoir les adapter aux multiples besoins de la vie sédentaire. Ibn Khaldoun étudiera donc les divers moyens de tirer profit des ressources naturelles. Il en distingue trois : l'agriculture, le commerce et l'industrie. C'est l'objet de la cinquième section.

L'agriculture est le moyen le plus simple auquel recourt la tribu une fois qu'elle s'est fixée. Pour Ibn Khaldoun elle comprend aussi bien les travaux des champs que l'élevage des animaux domestiques et l'exploitation des forêts. C'est la source la plus productive et la moins coûteuse. Mais elle avilit ceux qui s'en occupent et nuit à la vie militaire.

Etudiant le commerce, Ibn Khaldoun fait remarquer qu'il a consisté au début dans l'échange des matières premières. Puis la monnaie fit son apparition. Les musulmans l'empruntèrent aux Grecs et aux Persans. L'usage de l'argent amena les commerçants à vouloir réaliser des bénéfices et à s'enrichir. Le commerce devint un art qui consiste à acheter à bas prix et à revendre cher. Ibn Khaldoun remarque également que le commerçant qui veut tirer profit de son commerce doit avoir un appui très solide auprès du gouvernement et ce pour un double motif : pour avoir raison des acheteurs malhonnêtes et en second lieu pour pouvoir se prémunir contre les confiscations auxquelles se livre un gouvernement en mal d'argent. Aussi Ibn Khaldoun n'hésite-t-il pas à conclure que le commerce altère les mœurs (1). Sans compter qu'il excite l'am-

(1) Cf. Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, t. XX, ch. 1er :
« On peut dire que les lois du commerce perfectionnent les

bition et pousse les commerçants à utiliser tous les moyens mêmes immoraux pour s'enrichir rapidement.

Le troisième moyen de se procurer la subsistance, c'est l'industrie. Ibn Khaldoun l'étudie sous les diverses formes qu'elle revêtait au moyen âge : arts et métiers sous leurs multiples formes. En créant des besoins nouveaux, la vie citadine crée de nouveaux arts qui sont d'autant plus perfectionnés que la civilisation est plus raffinée.

La sixième et dernière section est consacrée « aux sciences et à leurs diverses espèces, à l'enseignement et à ses méthodes ». Ibn Khaldoun y fait preuve d'une vaste érudition. Les chapitres qu'il consacre à cette section sont une mine de renseignements ; souvent, l'auteur des *Prolégomènes* commence par un conspectus historique et mentionne les principaux ouvrages qui pour chaque science étaient classiques de son temps. Nous allons nous contenter ici de donner le tableau général de ces sciences tel qu'on peut l'établir à partir de ces sections.

Classification des sciences d'après les *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun

(Ed. du Care, p. 305 et sq ; trad. de Slane, t. 2, p. 450 et sq.
et t. 3, p. 1 et sq.)

mœurs, par la même raison que ces mêmes lois perdent les mœurs. Le commerce corrompt les mœurs pures... »

Et ch.II: « Nous voyons que dans les pays où l'on n'est affecté que de l'esprit de commerce, on trafique de toutes les actions humaines, et de toutes les vertus morales: les plus petites choses, celles que l'humanité demande, s'y font ou s'y donnent pour de l'argent. »

A. — *Sciences traditionnelles religieuses*

العلوم النتنالية الوضعية

- | | |
|--|--------------------|
| 1. Exégèse du Coran | علم التفسير |
| 2. Leçons coraniques | علم القراءات |
| 3. Science des traditions | علم الحديث |
| 4. Science des fondements du droit | علم أصول الفقه |
| à laquelle se rattachent : | |
| 5. La science des matières controversées | علم الخلافات |
| 6. La dialectique | علم الجدل |
| 7. Science du droit | علم الفقه |
| à laquelle se rattachent : | |
| 8. La science des successions | علم الفرائد |
| 9. Kalam (théologie spéculative) | علم الكلام |
| 10. Mystique (soufisme) | علم التصوف |
| 11. Interprétation des songes | علم تفسير الرؤية |
| A titre préparatoire : | |
| Les sciences linguistiques | علوم اللسان العربي |

B. — *Sciences philosophiques*

العلوم الحكيمية الفلسفية

- | | |
|------------------------------|--------------------------------|
| 1. La logique | علم المنطق |
| (Les huit livres d'Aristote) | |
| 2. La physique | علم الطبيعة |
| s'y rattachent : | |
| a) la médecine | الطب |
| b) l'agriculture | الفلاحة |
| c) la magie | السحر |
| d) les talismans | الطلسمات |
| e) la prestidigitation | الشعوذة |
| f) l'alchimie | الكيمياء |
| 3. La métaphysique | علم ما وراء الطبيعة (الإلهيات) |
| 4. Les mathématiques | التعالم |
| a) Les sciences du nombre | العلوم العددية |
| 1. L'arithmétique | الأريتمطيقى |

- | | |
|--------------------------------------|--|
| 2. La science du calcul | صناعة الحساب |
| 3. L'algèbre | الجبر والمقابلة |
| 4. Les transactions commerciales | المعاملات |
| 5. Les partages des successions | علم الفرائض |
| b) Les sciences géométriques | العلوم الهندسية |
| 1. La géométrie sphérique et conique | الهندسة المخصوصة بالأشكال القروية والمخروطات |
| 2. L'arpentage | المساحة |
| 3. L'optique | المنظار |
| c) L'astronomie | علم الهيئة |
| s'y rattachent : | |
| 1. Les tables astronomiques | علم الأزياج |
| 2. L'astrologie judiciaire | الأحكام النجومية |
| d) La musique | الموسيقى |

La longue analyse que nous venons de donner du livre des *Prolégomènes* permet d'avoir une idée de l'importance de cet ouvrage pour la connaissance de la civilisation musulmane exposée par l'un de ses plus brillants représentants. Aussi au 19^e siècle quand en Europe les orientalistes cherchèrent à mieux connaître celle-ci, il leur parut à juste titre qu'un des ouvrages les plus importants à éditer d'abord, à traduire ensuite était les *Prolégomènes*. C'est la tâche qu'entreprit il y a exactement un siècle Etienne Marc Quatremère. A la même époque le Caire voulut avoir son édition. Elle parut à Boulaq en 1274/1857, suivie bientôt par d'autres, au Caire même et à Beyrouth⁽¹⁾. C'est ce texte que M. 'Abd El-Wâhid Wâfi a voulu rééditer⁽²⁾.

(1) Le Caire 1311/1893; 1322/1904 (avec le texte de l'*Autobiographie* en marge); Le Caire 1327/1909 etc.; Beyrouth 1879; 1886. Toutes ces éditions ne sont pas vocalisées. Une édition entièrement vocalisée a été faite en 1900 par al-Matba'a al adabiyya de Beyrouth. La Matba'a al-tijariyya al-kubra du

Dans son Introduction, M. Wâfi précise le but de son édition : il s'agit en premier lieu de donner un texte complet de la *Moqaddîma*. Et cela : 1. en complétant ce qui manque aux deux éditions précédentes publiées en 1858, la première, au Caire, par le cheikh Nasr al-Hûrinî, la seconde, à Paris, par Qatremère (l'une contient une page que l'autre n'a pas et inversement ; l'édition de Paris comporte 70 pages qui ne se trouvent pas dans l'édition du Caire), 2. en glosant le texte dans les passages difficiles, 3. en comparant les idées d'Ibn Khaldoun à celles de ses prédécesseurs, de ses contemporains et de ses successeurs, 4. en rectifiant certaines erreurs d'Ibn Khaldoun et en complétant certaines de ses données, 5. en vérifiant les citations et les titres des livres, 6. en donnant les biographies des personnages mentionnés, 7. en vocalisant les noms propres de lieux et de personnes, 8. en ponctuant le texte, 9. en ajoutant deux tables : celle des chapitres et celle des noms propres.

En deuxième lieu, le nouvel éditeur s'est donné pour tâche de corriger les fautes des éditions précédentes (fautes d'impression, de grammaire, mots sautés par l'éditeur) et d'indiquer en note les fautes commises par Ibn Khaldoun lui-même.

Enfin, la nouvelle édition comporte une longue étude (près de 200 pages) sur Ibn Khaldoun et ses *Prolégomènes*.

Selon ce programme que s'est tracé M. 'Abd al-Wâhid, il ne s'agit d'aucune manière d'une nouvelle édition *critique* de la *Moqaddîma*, utilisant de nou-

Caire a donné une reproduction photomécanique de cette édition en en faisant la source (en 1936).

(2) *Moqaddîmat Ibn Khaldoun*, t. 1. Le Caire, Lajnat al-bayân al-'arabi, 1376H / 1957, 17×23,5 cm. Introduction : 203 pages ; texte : p. 208 - 391.

veaux manuscrits, mais d'une reprise des éditions précédentes en les « amendant » selon les principes énoncés ci-dessus. Nous laissons aux spécialistes d'Ibn Khaldoun le soin de juger dans quelle mesure le texte ainsi présenté et « corrigé » présente une amélioration du texte ancien. Quoi qu'il en soit, la somme des renseignements accumulés dans l'Introduction (en particulier sur les diverses éditions de la *Moqaddima*, sur la vie d'Ibn Khaldoun, sur l'analyse de son ouvrage, sur l'examen de son contenu, sur les travaux publiés sur le sujet, etc.) et les notes (très inégalement réparties) rendront certainement service. On peut simplement se demander si cette conception hybride d'une ré-édition commentée du célèbre texte d'Ibn Khaldoun ne risque pas de porter préjudice à la fois à la rigueur critique du texte et à celui des études sur la *Moqaddima*.

L'édition faite par Quatremère était dans son esprit une première étape en vue de la traduction intégrale de la grande œuvre d'Ibn Khaldoun. La mort le surprit avant qu'il put mener à bon terme son projet. Ce fut William Mac Guckin de Slane qui fit cette traduction. Elle parut en trois volumes dans les années 1863 - 1868. Elle était accompagnée de nombreuses notes et pendant près d'un siècle elle rendit d'immenses services à tous ceux qui, sans connaître l'arabe, s'intéressaient à la civilisation musulmane.

Mais depuis cent ans, bien des progrès ont été accomplis dans le champ des études orientales en général et en particulier dans le domaine de la culture arabe. De nouveaux textes de la *Moqaddima* ont été découverts, de nombreux textes arabes anciens ont été édités, des études approfondies sur les divers aspects de la pensée médiévales se sont mul

tipliées. Aussi une nouvelle traduction des *Prolegomènes* s'imposait-elle. Parmi les orientalistes contemporains, M. Franz Rosenthal était certainement un des plus qualifiés pour entreprendre une tâche si difficile. Tout l'y préparait. M. Rosenthal a en effet une rare maîtrise de diverses disciplines indispensables pour l'étude de la civilisation musulmane. De solides études de philologie sémitique à l'Université de Berlin, une longue fréquentation des manuscrits dans les domaines les plus divers : poésie, littérature, histoire, philosophie, sciences etc., des voyages dans le Proche-Orient le préparaient à mener à bon terme cette monumentale traduction. C'est une joie pour tous ceux qui s'intéressent aux choses orientales de voir ces trois beaux volumes, admirablement édités, remplis de notes précises et savantes qui vont, à nouveau devenir entre les mains des chercheurs, un excellent instrument de travail (1).

M. Rosenthal a consciencieusement fait les choses. Dans une longue introduction écrite avec cette note de sérénité, de modestie et cette pointe d'humour qui caractérisent son style, il a tracé, d'une manière précise et avec une grande richesse d'information, une biographie d'Ibn Khaldoun (p. xxix à lxvii), puis il a analysé avec beaucoup de pénétration l'ouvrage lui-même, déterminant sa structure, décelant les sources où l'auteur a puisé certains de ses renseignements, le comparant avec des essais antérieurs, essayant de dégager ce qui fait

(1) Ibn Khaldun, *The Muqaddimah. An Introduction to History*. Translated from the ? by Franz Rosenthal. (New York 1958), Bollingen Series XLIII, Pantheon Books, 3 vol. CXV + 481, 463 et 603 pages; 3 planches en couleur, 13 en noir. 18 dollars. 5.

son originalité puis d'un point de vue très technique étudiant l'histoire textuelle de la *Mogaddima*. M. Rosenthal ne s'est pas contenté, pour faire sa traduction, du texte de Quatremère avec les rectifications de la Slane, mais il a eu soin de consulter de nouveaux manuscrits : il a ainsi pu ajouter certaines parties qui avaient été omises dans la traduction française, et, pour certains passages qu'Ibn Khaldoun avait, dans une seconde rédaction, remaniés, donner la traduction des deux versions. Une vingtaine de planches (dont trois en couleur) représentant des pages de manuscrits, des sites historiques ou des cartes illustrent agréablement et utilement les volumes. Un index très soigné rend très maniable la nouvelle traduction. Enfin une abondante bibliographie sélectionnée, préparée par le Professeur J. Fischel, de l'Université de Californie et spécialiste d'Ibn Khaldoun, a été ajoutée à la fin du troisième volume.

Dans la fervente et lucide recension qu'il vient de donner de ce livre, le Professeur G. Levi della Vida, un maître de l'orientalisme contemporain, loue grandement « cette œuvre fondamentale qui constitue une des contributions majeures fournies durant ces dernières années à l'étude de l'Islam » (1). Tous ceux qui dans le domaine culturel, s'intéressent aux échanges entre l'Orient et l'Occident partageront cette opinion. Et c'est la raison pour laquelle nous avons tenu à mettre les lecteurs de *La Revue du Caire* au courant de la parution de cet ouvrage.

Georges C. Anawati

(1) « ... quest'opera fondamentale, che è uno dei maggiori contributi che siano stati dati in questi ultimi anni allo studio dell'Islam. » in *Oriente Moderno*, Dicembre 1958, p. 1005-1007.

PRIMITIFS DE 1959

II

Au fond, en cherchant à définir le primitif d'aujourd'hui, les manières de penser qui relèvent du primitif en 1959, c'est le problème d'une évaluation correcte de la culture contemporaine, d'une définition de l'humanisme actuel que l'on est amené à se poser.

Mais qu'est-ce que l'humanisme véritable, que doit être la culture d'aujourd'hui ? Un humaniste, nous dit le Larousse, est « un homme versé dans la connaissance des langues et des littératures anciennes ». A en croire cette définition, l'humanisme devrait être entièrement tourné vers le passé et ne s'intéresser qu'aux langues et aux littératures. Pas même aux arts, donc ? L'humaniste est représenté souvent comme un esprit éclectique, légèrement sceptique, dont la principale qualité serait une attitude critique. Jacques Maritain professe que l'humanisme « intégral » est celui où l'homme se définit à la fois par ce qu'il est et par ce vers quoi il tend. Définition qui n'est pas fautive en soi, — elle était déjà celle d'Aristote — mais où Maritain inter-

N.D.L.R. — Voir la première partie dans le numéro de Mars 1959

prête ce « dépassement » uniquement dans un sens spiritualiste et chrétien pour qui le seul humanisme qui ne sacrifie pas l'homme est « l'humanisme de l'Incarnation ». C'est là affaire de foi personnelle mais ne tient pas compte ou exclut la possibilité du dépassement de l'homme par lui-même, d'un développement dialectique de l'homme par l'homme, de l'homme au surhomme, ou plus modestement, comme nous préférons à le dire ici, du primitif au civilisé. A côté de cette position, on trouverait celle de Gabriel Marcel pour qui l'homme ne peut se reconnaître et s'humaniser que « dans un recueillement détendu, un abandon au mystère qu'il constitue pour lui-même ». Pour Emmanuel Mounier, l'humanisme est dans un « personnalisme » inspiré d'idéaux chrétiens mais préoccupé surtout des réformes sociales susceptibles d'aboutir à une société juste où chaque homme puisse se développer pleinement. Il importe de saluer le progrès indéniable que constitue ici la préoccupation des « autres », de l'organisation de la société, mais de souligner en même temps que Mounier ne songe pas à un développement scientifique de la société même et n'attribue à la science aucun pouvoir déterminant, aucune importance, aucun rôle dans la réalisation des buts de l'humanisme contemporain. Tel est aussi le grand défaut de l'humanisme athée d'un Jean Paul Sartre, qui, certes, essaye de décrire l'homme en dehors de toute référence à une sur-nature divine et en évitant de l'immobiliser par une définition de son *essence*, pour laisser à son *existence* les possibilités de développement et de dépassement perpétuels de soi qu'elle comporte. Seulement, Sartre, lui aussi, envisage surtout ce développement, d'ailleurs indissolublement personnel et social à la fois, comme un effort de libération réa-

lisé par les seules forces **morales**, un effort de conversion volontaire, par un redressement stoïque de la conscience, qui avait atteint d'abord l'amertume du désespoir devant le spectacle de l'absurdité de la condition humaine. Sartre se situe bien par là dans une certaine lignée — de Pascal à Maine de Biran — qui voit dans les efforts subjectifs de la conscience et dans une conception de l'humanisme où la science ne joue aucun rôle, — où le dialogue entre l'homme et la nature non seulement n'est pas **compris** et **assumé** mais n'est **p**as même conçu dans sa fonction dialectique réelle, — le sens de la civilisation. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'à notre époque d'effervescence scientifique, dont toute la signification historique consiste, sans doute, à être le moment de la prise de conscience de ce dialogue véritable entre l'homme et la nature, — dialogue qui rétablit l'unité entre l'homme et le monde, le sujet et l'objet et qui ouvre ainsi un nouveau chapitre à la fois dans l'évolution de l'humanité et dans la transformation de l'univers, envisagées enfin comme interdépendantes, — quoi d'étonnant que notre époque, **décapitée** ainsi de ce qui en fait toute la substance, toute l'âme, tout le mouvement en avant **apparaisse** comme absurde et l'effort humain comme réduit à un volontarisme purement subjectif et, par là-même incertain et dérisoire ?

Ainsi donc en France, même les esprits qui se croient les plus libérés, les plus affranchis, sont restés prisonniers d'un « psychologisme » et d'une conception « littéraire » de la philosophie, dérivés en droite ligne de cette définition de l'humanisme que prône le Larousse.

Il en va de même en Grande-Bretagne et d'une façon générale dans la conception de ce que l'on pourrait appeler la philosophie occidentale actuelle.

Par « philosophie occidentale » nous ne voulons nullement impliquer l'ensemble de la grande philosophie occidentale en tant qu'opposée par exemple aux philosophies orientales, mais seulement une certaine conception actuelle de la philosophie occidentale, des idéaux de la culture et du sens de l'humanisme, de la direction de la civilisation, conception qui s'est formée vers la fin du XIX^{ème} siècle, en réaction contre le positivisme et le scientisme, dans une certaine société européenne, conception qui a dominé depuis lors l'éducation et l'enseignement universitaire en Europe, au point qu'un Sartre en est encore inconsciemment prisonnier. C'est, au contraire, un des buts de cet essai de montrer que la vraie philosophie occidentale n'a jamais répondu à ces définitions, que la philosophie grecque dont elle est l'élève était déjà un humanisme essentiellement scientifique, que tous les grands philosophes occidentaux ont été de grands savants, que de nos jours même les grands savants sont de vrais philosophes, qu'il existe en outre de nombreux philosophes qui apprécient à sa juste valeur le rôle primordial de la science dans la culture contemporaine comme dans la structure de la civilisation humaine en général, bref que la philosophie occidentale, si on ne veut pas en trahir l'aspect, — c'est d'ailleurs un truisme — est essentiellement une philosophie prométhéenne, c'est-à-dire orientée vers la connaissance et l'action sur la nature.

Cela n'empêche pourtant pas T. S. Eliot dans ses *Notes towards a definition of culture* de ne pas aborder une seule fois dans tout son livre le problème de la science dans la culture. En fait, le mot « science » n'apparaît qu'une ou deux fois et tout à fait incidemment dans cet essai de 125 pages ! « There are several kinds of attainment which

we may have in mind in different contexts. We may be thinking of refinement of manners — or *urbanity* and *civility*: if so, we shall think first of the social class, and the superior individual as representative of the best of that class. We may be thinking of *learning* and a close acquaintance with the accumulated wisdom of the past: if so, our man of culture is the scholar. We may be thinking of *philosophy* in the widest sens — an interest in, and some ability to manipulate, abstract ideas: if so, we may mean the intellectual. Or we may be thinking of *the arts*: if so, we mean the artist and the amateur or dilettante. »⁽¹⁾ Voilà une définition de la culture où la science ne joue absolument aucun rôle et qui est bien conforme aux idéaux pseudo-humanistes d'une certaine élite de la société occidentale. Eliot lie d'ailleurs explicitement la culture à la société et à la nation. Il faut, dit-il, que la société soit divisée en classes, qu'il y ait une élite et une masse qui la suit (mais aussi qui l'inspire) et que la nation soit diversifiée en plusieurs groupes sociaux avec chacun ses idéaux, sa culture propre qui contribuent à la culture de l'ensemble. Cette culture est nécessairement reliée, selon lui à une religion, terme qu'il prend d'ailleurs dans une acception bien plus sociale que transcendante, empressons-nous de le dire: « There is an aspect in which we can see a religion as the *whole way of life* of a people, from birth to the grave, from morning to night and even in sleep, and that way of life is also its culture »⁽²⁾. La culture, selon Eliot comprend toutes les activités

(1) T. S. Eliot, *Notes towards the Definition of Culture*, Faber - Faber, London, 1948, p. 22 - 23.

(2) *Notes towards a definition of culture*, p. 31.

caractéristiques d'un peuple : « It includes... Derby Day, Henley Regatta, Cowes, the 12th of August, a cup final, the dog races, the pin table, the dart board, Wensleydale cheese, boiled cabbage cut into sections, beetroot in vinegar, nineteenth-century Gothic churches and the music of Elgar » (3). Au fond le grand poète et essayiste anglais définit la culture avec cet instinct de conservatisme si britannique, par les caractéristiques mêmes de l'organisation sociale de la Grande Bretagne, qui lui apparaissent inconsciemment tout à fait admirables, et c'est naturel ! Mais dans ce sens toutes les sociétés ont leur « culture », les sociétés primitives comme les autres. Et c'est évidemment une grande vérité que découvre Eliot après les sociologues ! Il s'agit précisément de pouvoir distinguer entre les diverses cultures, de juger celles qui sont primitives encore de nos jours et celles qui le sont moins, de déceler les caractéristiques qui dans une « culture » donnée relèvent de la mentalité primitive et celles qui relèvent de la civilisation, les facteurs de progrès de l'humanité et les facteurs qui empêchent ce progrès en brouillant constamment les idées, en se mélangeant insidieusement aux idées neuves pour les transformer progressivement en préjugés sociaux ou en idéaux de culture d'une société close ou d'une classe.

C'est bien ces caractéristiques que l'on retrouve dans la conception des idéaux d'humanisme et de culture tels qu'ils sont enseignés en Europe depuis la fin du XIXème siècle.

C'est aussi, incidemment, parce que dans cette perspective la signification et le rôle de l'art se trouvent non moins déformés et que la grande fon-

(3) *Ibid.*, p. 31.

tion biologique de l'art est méconnue, qu'on a été amené à opposer encore plus facilement la civilisation littéraire, artistique, voire philosophique et religieuse à la civilisation scientifique et à donner la primauté à la première, qui seule satisfait immédiatement les tendances de l'homme, mais ne les satisfait que dans la subjectivité et l'inefficacité. A première vue, cette civilisation paraît beaucoup plus « belle », du fait même que la nature en est exclue et que tous les problèmes que soulève l'objet sont supprimés. D'où cet humanisme de bon ton qui s'oppose à la science. C'est pourquoi l'honnête homme de 1900 honnissait la Tour Eiffel !

Mais il ne suffisait pas d'ignorer le rôle de la science, il s'agissait de passer à l'attaque contre le positivisme et le « scientisme » de l'époque.

Ces tendances ont trouvé dans le bergsonnisme la philosophie rêvée pour reléguer la science au monde de la matière, avec toute la raison et le moi dit « superficiel ». La vraie psychologie humaine se trouverait dans le moi profond, source de l'art et de la mystique. On introduisait ainsi le dualisme à l'intérieur même de la vie psychologique ! Ce dualisme, certes, est, au fond, un mouvement de repli stratégique, puisqu'il abandonne à l'ennemi une bonne moitié de la vie psychologique, mais c'est pour se mieux retrancher dans la citadelle du « moi profond ». Par contre, les philosophes chrétiens des diverses tendances, n'entendaient même pas abandonner ce *no man's land* à l'ennemi. Ils passaient au contraire à l'attaque et pourchassaient la science sur son propre terrain. C'est ainsi par exemple qu'ils déduisaient des travaux des savants que la science était incapable de franchir certaines frontières.

Tout d'abord le domaine de la vie lui était

interdit : la vie demeurerait toujours un mystère, un miracle.

La thermodynamique, ne démontrait-elle pas, en effet, par la loi de Cournot, que toute énergie tend à se dégrader, que tout système matériel tend à un accroissement d'entropie ? Or la vie serait au contraire accroissement d'énergie : qu'on songe à la montée depuis la cellule fécondée à l'homme adulte, par exemple, ou seulement au maintien en vie d'un organisme vivant. La logique du probable qui s'applique à tout système matériel témoigne d'un déficit d'intelligibilité lorsqu'on l'applique à un système biologique. Il faut donc faire appel à un facteur indépendant du système matériel, à un *anti-hasard*, c'est-à-dire à une intervention transcendante, comme le sous-entendent un Cuénot ou un Lecomte de Noüy.

L'évolution de la vie elle-même, l'existence des diverses espèces, est, elle aussi, le résultat de créations discontinues qui établissent à l'intérieur même de la vie une série de substances et une source de dualités indéfinies. Enfin, poussant même plus loin l'attaque, et se basant sur les lois statistiques et les données de la microphysique, ces penseurs se plaisaient à montrer que dans la matière elle-même la liberté et l'indétermination existeraient.

Pourtant toutes ces dualités de nature établies avec acharnement entre la vie et la matière, à l'intérieur de la vie entre chaque espèce vivante, au sein même du corps entre le *somma* et le *germen*, à l'intérieur de l'homme entre le corps et l'esprit, dans le domaine de l'esprit entre la conscience, la raison et le moi profond, au sein même de la mémoire entre « mémoire pure » et « mémoire-habitude », dans le monde de la matière entre le déterminisme et le hasard, entre ce qui est intel-

ligible à la raison et les phénomènes qui, par nature, demeureront toujours impénétrables, — phénomènes qui sont l'indice, affirme-t-on, d'un mystère ou d'une « surrationalité » et qui témoigneraient que contrairement au postulat de Platon, la nature et l'intelligence ne sont pas coextensibles, — tous ces obstacles, toutes ces frontières arbitraires n'ont cessé d'être battues en brèche par les progrès de la science. Ce mouvement de pensée dichotomique opposant par avance toutes sortes de « natures », d'essences absolues et ennemies, fixant dogmatiquement des limites intangibles aux diverses connaissances est à l'opposé du mouvement dialectique de la science qui ne connaît pas d'essences *à priori*, qui ne reconnaît pas de frontières interdites ni de problèmes intouchables, mouvement qui cherche au contraire à retrouver à travers la diversité, à travers les oppositions arbitraires du sens commun, les identités, qui est en quête de l'unité à travers la multiplicité, selon la belle définition de la connaissance à la fois scientifique et philosophique donnée par Platon lui-même.

Mais examinons quelques unes de ces dualités. L'opposition de nature entre le système matériel et le système biologique, fondée sur la thermodynamique, est parfaitement illusoire. On n'a pas de peine à montrer que l'être vivant ne maintient son organisation ou ne l'accroît qu'en se nourrissant, c'est-à-dire en absorbant de l'« entropie négative » (4). Il va de soi, en effet, qu'un être « vivant » totalement isolé de son environnement matériel est impensable. Ce que fait l'être vivant c'est compenser l'augmentation naturelle de son entropie par les sources d'énergie extérieures. Il ne crée pas d'éner-

(4) E. Schrödinger, *What is Life*. Cambridge 1945.

gie, il en emprunte au monde qui l'entoure sous forme de nourriture et d'air et elle provient donc en fin de compte de la radiation de la chaleur du soleil; « une petite portion de cette effrayante dissipation suffit à maintenir la vie sur la terre, en fournissant la quantité nécessaire d'ordre » (5). La loi d'entropie ne s'applique qu'à un système clos. L'être vivant est un système ouvert branché sur toutes les forces de l'univers. Il y a, d'ailleurs, perte d'énergie dans l'ensemble du système biologique puisqu'à la longue il y a toujours vieillissement et mort. Si le système biologique pouvait réellement déroger à la loi de Cournot, il devrait pouvoir être éternel. « Un être humain lorsqu'il grandit devient de plus en plus organisé, ou il l'imagine volontiers. A première vue, il paraît contredire la loi temporelle selon laquelle les instants les plus récents correspondent à la plus grande désorganisation. Mais pour appliquer la loi nous devons en faire un système isolé. Si nous lui interdisons d'acquérir de l'organisation aux dépens de sources extérieures, si nous le coupons de ses sources de nourriture, de boisson et d'air, il en viendra avant longtemps à un état que tout le monde reconnaîtra comme un état d'extrême désorganisation » (6).

Non seulement on doit rejeter l'argument thermodynamique, mais la science est en train de montrer que la séparation de fait entre « matière » et « vie » est illusoire.

Aux frontières de la matière et de la vie, toute une science, la cristallographie, s'est développée considérablement grâce aux progrès des mathéma-

(5) E. Schrödinger, *Science and the human temperament*, London 1935, p. 39.

(6) A. Eddington, *New Pathways in Science*, Cambridge 1935, tr. fr. Paris 1936 p. 56.

tiques qui, en fournissant des formules nouvelles ont permis de *voir* des cristaux que l'on ne distinguait pas faute de la préperception rationnelle nécessaire. C'est ainsi qu'on a pu concevoir, et par conséquent voir, les cristaux des acides nucléiques, par exemple des nucléo-protéines, qui forment l'essentiel de la substance des cellules vivantes. La cristallographie autorise à penser que les frontières entre les mondes de la « vie » et de la « matière » sont constituées par une sorte de glaci^s mathématique, où matière, vie et géométrie sont étroitement intégrées.

Les microscopes électroniques, qui permettent de grossir l'objet étudié de cent mille diamètres, ont ouvert à l'exploration le monde des virus et des ultra-virus, qui a révélé des richesses insoupçonnées. On compte déjà des images photographiques de plusieurs centaines de virus d'un ordre de grandeur allant de 10 à 500 millièmes de millimètre. Pourtant, on distingue parmi ces êtres « vivants », des êtres complexes, avec diverses parties, chacune douée de propriétés spécifiques. C'est ainsi par exemple que le phage d'herelle possède une tête polygonale et une courte queue, il est formé d'une épaisse membrane protéique et d'un noyau d'acides nucléiques.

Or, il y a continuité entre le monde des virus, « vivants », et celui des cristaux, « matière ». Les virus les plus petits, comme celui de la fièvre aphteuse, ont la taille de grosses molécules protéiques. Et nous l'avons vu, celles-ci sont des cristaux caractérisés. D'ailleurs, des expériences concuantes ont permis de transformer des virus infectieux en cristaux et de les retransformer ensuite en virus capables de répandre la même maladie. Stanley, par exemple, a montré dès 1935, que le virus d'une

maladie du tabac avait une structure cristalline. Après une série de quinze purifications et cristallisations, le virus était encore capable d'infecter le tabac. Bernal et Frankuchen ont, de même, réussi à préparer en vrais cristaux à douze faces un virus infectant la tomate. Chose curieuse, sa virulence était détruite lorsqu'on disloquait sa structure mathématique avec des ultra-sons. La « vie » tenait donc à la forme géométrique.

On est conduit par là à concevoir, avec P. Morand (7), l'origine de la « vie » dans une « gelée protoplasmique » initiale formée par l'association des cristaux de protéine et surtout de nucléoprotéine.

On retrouve la même continuité entre le monde des virus et celui des microbes.

Entre les gros virus et les plus petits microbes il n'y a guère de différence. Charles Nicolle avait déjà montré que certains bacilles ordinaires, par exemple le bacille de Koch (8), peuvent créer une forme filtrante, capable pourtant de les reproduire par la suite. On a observé aussi que dans de mauvaises conditions, certaines bactéries prennent une forme naine : cette forme, appelée forme L, est semblable à des grains de virus.

Si la science nous met sur le chemin de la continuité entre la matière et la vie à travers le *no man's land* des cristaux, des virus et des microbes, elle établit bien plus irréfutablement encore le vaste phénomène de l'évolution des espèces vivantes. Il y a longtemps que dans les pays anglo-

(7) P. Morand, *Aux confins de la vie. Perspectives sur la biologie des virus*; Masson, ed., Paris 1955.

(8) Expérience de Fontès qui a pu rendre tuberculeux un cobaye inoculé avec le filtrat d'une culture virulente pourtant exempte de tout corps bacillaire.

saxons l'évolution est considérée non plus comme une « théorie » mais comme un fait positif et en U.R.S.S. l'évolutionnisme est enseigné comme une science autonome dans les lycées. « L'évolution des principaux groupes d'animaux et de plantes, au cours des derniers 500 millions d'années est assez bien connue, particulièrement celle des vertébrés au cours des 400 derniers millions. L'évolution est un fait historique, indépendant de toute hypothèse concernant son mécanisme, de même que c'est un fait historique que le bronze a remplacé la pierre en tant que matériau pour les outils de l'homme en Europe... La connaissance des principaux faits historiques de l'évolution devrait être considérée comme partie intégrante de la culture humaine ». Ce qu'écrivait là J.B.S. Haldane, l'illustre biologiste anglais, représente les conclusions auxquelles sont parvenus la presque unanimité des savants internationaux. Ce qu'on discute, c'est seulement le mécanisme de ces transformations et, dans ce domaine, bien que le néo-darwinisme apporte des arguments valides pour un grand nombre de cas, on peut aussi faire appel à un néo-lamarckisme. Signalons en effet que le dualisme entre le *somma* et le *germen*, — qui est d'ailleurs l'un des rares dualismes d'origine purement scientifique, mais qui a été érigé par certains en dogme pour des raisons philoophiques ou religieuses, parce qu'on y voyait le meilleur barrage contre le transformisme, — a été sérieusement mis en cause par les célèbres théories du savant soviétique Mitchourine et par son disciple Lysenko. Si, à l'époque, leurs expériences ont été accueillies avec scepticisme par les savants occidentaux, enclins, alors à douter à priori de la science soviétique, l'existence des spoutniks et de la fusée cosmique obligent à les reconsidérer avec

le sérieux qu'elles méritent. Ces théories montrent en tout cas, qu'il est désormais anti-scientifique de considérer le dualisme *somma-germen* comme un dogme scientifique. Les expériences de Mitchourine et de Lysenko expliquent la possibilité du Lamarckisme, c'est-à-dire de l'évolution de la vie par la transmission des caractères acquis. D'ailleurs, de nombreux faits de transmissions de caractères acquis existent, par exemple l'atrophie des yeux chez les animaux souterrains, le développement du frontal chez l'homme, les développements des « apophises geni », permettant le langage articulé, etc... Cuénot et Tetry, savants d'obédience chrétienne pourtant, reconnaissent que « l'on n'est pas en droit de nier d'une façon absolue l'hérédité des caractères acquis, bien qu'elle reste incompréhensible dans l'état actuel de nos connaissances ».

En outre les expériences en laboratoire sont loin de réaliser dans ce domaine les conditions de la vie dans les périodes sur lesquelles porte l'évolution parce qu'elles négligent un facteur, qui pourrait être le plus important, le facteur *temps*. On a montré que l'unité de temps pour les périodes géologiques est de l'ordre d'un million d'années. Et cette unité de temps permet de concevoir sous un tout autre aspect les propriétés physiques des objets les plus matériels. C'est ainsi par exemple que la pierre, le granit, les paysages qui nous paraissent solides, durs et immobiles à l'échelle de notre temps, sont malléables et mobiles à l'échelle du million d'années. Nous serions victimes d'une illusion semblable à celle de quelqu'un qui ne pouvant discerner le mouvement de l'aiguille des heures affirmerait qu'elle est immobile. Les grandeurs des temps d'évolution sont d'un ordre comparable et il se pourrait fort bien que ce mouvement d'une

espèce à l'autre, d'une étape à l'autre nous ne pourrions pas le *voir* comme on ne peut pas discerner le mouvement de l'aiguille des heures d'un point à un autre. Il importe donc de faire intervenir le temps dans ses dimensions géologiques comme un facteur intime de l'évolution, qui expliquerait bien des passages qui semblent inexplicables dans l'ordre de grandeur des expériences de laboratoire. On se trouve, en somme, en présence de l'argument célèbre de Zénon d'Elée !

Même si toutes les causes immédiates que la science positive invoque paraissent insuffisantes, il n'y a aucune raison de se référer à des causes transcendantes plus ou moins camouflées en « élan vital » bergsonien ou en une catégorie quelconque de mysticisme biologique. La science n'est pas achevée, que l'on sache, elle n'en est encore, on s'efforce à le montrer ici, qu'à sa préhistoire.

D'ailleurs, si les « petites causes », les déterminismes immédiats, ne forcent pas la conviction de tous les esprits, la science permet aujourd'hui de rechercher de « grandes causes », des surdéterminismes mais d'un ordre purement positif, phénoménologique, causes qui seraient liées aux grandes transformations physiques ou microphysiques de l'univers. De ce point de vue, on constate par exemple que les courbes d'évolution de n'importe quelle espèce ou de n'importe quel aspect d'une espèce, prennent la forme de courbes en S et correspondent aux courbes obtenues à partir des conditions macrophysiques ou microphysiques⁽⁹⁾. On constate ainsi que la mathématique s'applique là aussi et que les courbes des diverses évolutions correspondent exactement à ce qu'on pouvait en

(9) Cf. François Meyer, *Problématique de l'évolution*, P.U.F. ed., Paris 1954.

déduire à priori. C'est ainsi, par exemple, que Shrödinger dans *What is Life?*, propose une application positive de la microphysique aux phénomènes des mutations. « La stabilité des gènes est mise au compte des conditions de stabilité tirées de la mécanique ondulatoire et l'apparition des mutations au compte des sauts quantiques. Dans cette perspective, la fréquence des mutations apparaît en accord avec ce qu'on peut déduire de la théorie et conforme à la formule de Delbruck, qui donne le temps d'attente en fonction, par exemple, de la température, pour la probabilité d'apparition d'un saut quantique » (10). Luigi Fantappiè (11) a de même appliqué des formules de la physique relativiste au processus d'évolution : « C'est à une sorte de déduction à priori du phénomène biologique que l'on assiste, et le statut biologique n'apparaît plus alors comme simplement non-impossible dans l'univers, mais comme affecté d'une nécessité qui l'y intègre comme une dimension analytiquement contenue dans le formalisme à l'œuvre dans le domaine le plus travaillé de la connaissance positive ».

Le statut biologique, loin d'être surajouté à un statut d'indétermination, est considéré alors comme lié nécessairement à une conception générale des choses. De même, on a pu comparer les courbes d'évolution avec les phénomènes cosmologiques. « Les théories cosmologiques, interrogées sur les phénomènes éventuels qu'elles pourraient contenir implicitement et qu'une analyse objective pourrait en déduire à priori, révèlent que l'univers qu'elles nous proposent contient analytiquement des lignes

(10) Cité dans F. Meyer. *Problématique de l'évolution*, p. 232.

(11) *Principi di una teoria unitaria del mondo fisico e biologico*, Roma, 1944, cité dans *Problématique de l'évolution*, p. 233.

d'organisation phénoménales qui dessinent par avance la forme définie des courbes exprimant le phénomène évolutif... Les déductions à priori à partir de la cosmologie scientifique, interprétée à la lumière de l'hypothèse d'inversion du temps, viennent précisément dessiner dans l'univers une dimension d'évolution identique à celle constatée dans les courbes évolutives; cette concordance, qui se manifeste jusque dans la forme mathématique des équations en fonction du temps, conduit à reconnaître que le phénomène évolutif majeur n'est pas réfractaire à une intégration dans la cosmologie positive » (12).

D'ailleurs, même si l'ensemble des explications scientifiques actuellement connues sur le mécanisme de l'évolution paraissent insuffisantes, la science n'a nullement dit son dernier mot. Le Prof. Eugène Bataillon écrit, en songeant aux énigmes de la vie : « l'esprit scientifique ne prétend pas embrasser l'être total... Il sait peu et il sait mal ; mais il n'a que faire de chercher la lumière dans les affirmations dogmatiques de ceux qui n'en savent pas davantage » (13).

Il y a cependant un domaine de l'évolution de la vie, celui qui commence à partir de l'homme, où le rôle de la « psychè-formatrice » relève du domaine de la connaissance la plus positive. Avec l'apparition de l'homme, l'histoire du phénomène d'évolution de la vie subit un changement de nature, une mutation brusque, car l'homme intervient en effet avec sa psychologie, sa raison, sa mémoire, sa capacité fabricatrice d'outils, son langage et son organisation sociale qui transmettent tout les pro-

(12) F. Mayer, *Problématique de l'évolution*, p. 266 - 67.

(13) Cité par Jean Rostand dans *Aux Sources de la Biologie*; Gallimard, Paris 1958, chap. XIIIe.

grès acquis. Le processus de l'évolution qui, jusque-là, avait été relativement lent, — parce qu'il obéissait à la nécessité des transformations physiologiques et des mutations biologiques ou des sélections naturelles dont les rythmes se situaient dans l'ordre de grandeur des temps géologiques, — s'accélérent brusquement et monte en asymptote parce qu'avec l'homme l'évolution a surmonté l'obstacle des lenteurs physiologiques. C'est dorénavant la psyché en effet qui est à l'œuvre, — une psyché nullement « spiritualiste », bien sûr, mais nécessairement de même nature que les réalités physiologiques et physiques qui l'entourent.

Grâce à la raison technicienne, à la mémoire et au langage, grâce à la mémoire sociale et à l'entraide et plus tard à la division du travail, l'homme accélère sa propre évolution et, directement ou indirectement, agit sur celle des autres êtres vivants sur la Terre : élevages d'animaux, extermination de certaines espèces, croisements, etc... Pour voir plus loin, il n'y a plus besoin que l'œil même se transforme, il suffit d'inventer les jumelles, les télescopes ou les microscopes, pour agir de loin, il n'est plus nécessaire que nos bras s'étendent sur des kilomètres, l'homme inventera l'arc ou le fusil, ou la fusée, pour entendre de loin ou parler à des milliers de kilomètres, ce n'est plus l'oreille ou la bouche qui doivent se renouveler par on ne sait quelle mutation, mais, le téléphone, la radio, la télévision qui seront inventés. Arrive un moment où cette raison merveilleuse elle-même commence à atteindre la limite de vitesse et de complexité de calculs qu'exigent les instruments qu'elle a elle-même créés. L'homme s'inventera alors des organes techniques qui la prolongeront et l'amélioreront elle-même, depuis la règle à calculer ou la machine comptable,

jusqu'aux grandes machines électroniques qui réalisent en quelques secondes, et sans erreur possible, des opérations qui exigeraient à la raison humaine plus d'une vie entière et jusqu'aux machines cybernétiques, qui prolongent son attention, sa mémoire, sa capacité d'organisation et d'adaptation, voire sa liberté de choisir mari ou femme. Ainsi en inventant et en multipliant les techniques, l'homme a tourné l'obstacle des lenteurs et des limitations de l'adaptation physiologique. Se heurtant à un mur, il a inventé une autre dimension où il s'est réfugié, il est passé tout entier dans un autre plan. On a voulu montrer, au début de cet essai, qu'à l'intérieur même de cette quatrième dimension qu'il a superposée à la nature, le progrès humain a d'abord été très lent pour s'accélérer brusquement à partir de la prise de conscience de la raison en Grèce et pour connaître ensuite plusieurs accélérations soudaines dues à des révolutions qui entr'ouvraient chaque fois de nouvelles dimensions : dimension industrielle, dimension de la vapeur, dimension de l'électricité, dimension de l'atomistique, dimension de l'automation et de la cybernétique et, sur le plan de l'organisation sociale, pour utiliser efficacement ces progrès, dimension technologique, logistique, dimension socialiste et dimension universaliste. Nous avons essayé de montrer que dans cet effort d'adaptation biologique, toutes les forces créatrices de l'homme s'entraident consciemment ou inconsciemment, les arts et les littératures, comme les sciences et les techniques. On a essayé de montrer aussi que dans ce vertigineux progrès qui ne cesse de s'accélérer, le corps lui-même, le physiologique s'adapte au monde nouveau que l'homme même crée, les vitesses des trains ou des fusées, ou le vol sans pesanteur, comme la surcharge de la

mémoire et de l'affectivité devant la connaissance de tous les événements de la terre que nous imposent tous les jours radios, télévision et journaux. comme les exigences de dépenses nerveuses pour les plans et les organisations sociales portant sur d'immenses états, comme la dimension de l'angoisse !

Et nous pensons qu'il est très important de comprendre que malgré tous ces progrès l'homme n'en est qu'aux premiers pas de son évolution, qu'il est encore le primitif de 1959, commençant à peine à prendre conscience du sens de sa propre évolution. La prise de conscience que l'humanité se trouve aux premiers pas de l'ère scientifique est essentielle pour assumer notre époque, pour être fidèle à notre histoire et en assurer l'harmonieuse transformation. L'homme vit actuellement dans un milieu technique, artistique, idéologique et universel et n'a plus de contacts directs avec ce que le XIX^{ème} siècle appelait la Nature. C'est par rapport à sa propre technique artistique, idéologique et universaliste qu'il s'adapte et se transforme. Bien plus, avec le début de l'ère atomique l'homme a commencé non plus à connaître mais à transformer la nature, tout en se transformant lui-même. Il a mis en marche un processus dialectique qui est en lui-même le signe d'une nouvelle ère de l'évolution. Prométhée enchaîné sur son roc, il a su briser ses chaînes, qui tenaient surtout à son autisme, parce qu'il a cessé d'être enfermé en lui-même en apprenant le vrai dialogue avec la nature. Prométhée devenu Roméo. Aujourd'hui les résultats de ses techniques pourraient peut-être déclencher par eux-mêmes des transformations physiologiques et des mutations brusques, autant chez l'homme que chez les autres animaux. C'est ainsi, par exemple, que l'augmenta-

tion de la radioactivité de la biosphère, dont on parle tant pour dénoncer le danger d'anéantissement qu'elle présente, pourrait bien être aussi un de ces phénomènes comme l'ère glaciaire, qui ont déclenché des adaptations et des mutations ou déterminé des sélections. Mais cette ère radioactive aura été créée par l'homme lui-même dans son évolution. Il ne faut pas oublier, non plus, que l'homme est plastique et raisonner en prenant l'organisme humain d'aujourd'hui comme un fait statique, incapable d'adaptation.

(à suivre)

Alexandre Papadopoulo

LA SAISON ARTISTIQUE ET THEATRALE

PEINTURE

Le Caire a été le siège, cette année, d'une grande activité artistique. Outre le Salon annuel de la Société des Amis de l'Art, de nombreuses expositions individuelles ont eu lieu dans les diverses salles et plusieurs expositions de groupe. L'espace nous manquerait pour rendre compte en détail de tous ces efforts. Mais l'impression générale qui se dégage de ces manifestations est encourageante.

Plusieurs peintres et sculpteurs parmi les jeunes s'affirment comme de solides talents et réussissent à échapper à la fois à l'influence trop prononcée des écoles européennes comme à celle de leurs aînés. La tendance à puiser dans un style folklorique, dans l'imagerie populaire et les poupées de sucre et dans une sorte de retour à l'enfance, semble elle aussi s'être assagie. Il devrait être évident qu'une vraie peinture égyptienne ne doit pas s'asservir au folklore dans ce qu'il a d'extérieur et de charmant, pas plus qu'elle ne doit imiter les fresques de l'Égypte ancienne ou les miniatures arabes. L'art véritable doit transcender cette authenticité de surface et chercher à exprimer les sentiments profonds qu'inspirent le paysage, le peuple et ses traditions par une manière et une stylisation qui sera personnelle à chaque artiste.

LES ARTS-LA MUSIQUE

Parmi les meilleurs dans ce domaine demeurent Abdel Hadi el Gazzar et Hamed Nada qui continuent à édifier chacun son œuvre avec sincérité, bien qu'avec des détours et parfois des recherches un peu trop littéraires. Parmi les exposants de cette année deux jeunes femmes affirment d'une manière éclatante un talent déjà connu, Inji Efflatoun et Gazbeya Sirry. Inji Efflatoun a réalisé depuis sa dernière exposition des progrès étonnants. Son sens de la composition s'est considérablement développé, sa pâte est devenue riche et docile, le dessin s'est affermi et précisé et surtout elle s'est révélée une coloriste remarquable. Ses alliances d'ocres et de violets, notamment, ont réalisé des effets aussi rares que solides. Gazbeya Sirry a un don de composition graphique très personnel, bien qu'on y sente l'influence de l'estampe japonaise comme de la calligraphie arabe. Elle sait pousser ses compositions jusqu'à un point de subtile complexité où la réalité de la scène cède le pas aux accords et aux désaccords abstraits des formes.

Il faut rappeler aussi l'excellente rétrospective du grand peintre égyptien Mohamed Naghi qui a été réalisée dans son atelier au pied des Pyramides par le Ministère de la Culture et de l'Orientation Nationale.

*
**

La saison artistique du Caire a été considérablement enrichie cette année par des expositions d'ensemble que plusieurs pays ont présentées dans la capitale de la R.A.U. La Pologne, le Japon, l'U.R.S.S., la Belgique et l'Allemagne Démocratique, en collaboration avec le Ministère de la Culture et de l'Orientation Nationale, l'Uruguay, ont présenté d'importantes expositions de peinture et de

sculpture. En outre, des artistes étrangers de passage, tels que le Yougoslave, Jozo Janda, ont exposé leurs œuvres au public.

Ces contacts avec les œuvres de pays aussi divers, — et dont les problèmes, notamment ceux du Japon, sont souvent analogues aux nôtres, dans la recherche d'une peinture nationale, originale et moderne, face à la fois aux grandes traditions artistiques et aux tendances issues de l'Ecole de Paris — sont particulièrement enrichissants. La peinture et la sculpture soviétiques, elles, sont fermées à toute influence extérieure, qu'elles condamnent expressément, la peinture belge avec beaucoup de talent d'ailleurs, se trouve subdivisée en autant de tendances qu'en compte l'Ecole de Paris, les six peintres uruguayens sont des « abstraits » et c'est bien entendu une autre forme de conformisme. On ne sait pas si entre les deux sortes d'académismes, le réaliste et toutes les formes du « moderne », on ne préfère pas finalement le premier, du moins, lorsqu'il a quelque chose à dire.

Un artiste comme Jozo Janda a certainement le mérite de ne pas obéir à ce conformisme ancien ou contemporain. Du moins cherche-t-il à s'exprimer lui-même. Actuellement tous ses tableaux sont d'une couleur bleu d'acier, froide et triste, et varient entre une stylisation sans vigueur et des tentatives d'abstractions. On reste étonné que ses tableaux d'Egypte n'aient pas été influencés par la lumière ardente et les couleurs vives du pays, au point qu'on ne saurait les distinguer de ceux peints en Yougoslavie. Cela témoigne en tout cas d'un effort de sincérité louable d'un peintre qui regarde davantage en lui-même que vers la nature. Il faut croire que son âme est bleu d'acier !

Enfin, dernière grande manifestation de

saison, la République Démocratique Allemande présente actuellement l'œuvre d'un grand sculpteur allemand, Fritz Cremer, dont les statues, pesant de nombreuses tonnes, ont été transportées au Caire pour être présentées au public de la R.A.U. Il s'agit réellement d'un des grands Maîtres de notre temps. Quand le souffle de l'inspiration et une profonde sincérité humaine s'allient on oublie toutes les discussions d'écoles : il ne s'agit plus ni de réalisme ni d'abstraction mais de l'œuvre même qui s'impose irrésistiblement par delà les catégories.

On peut dire que grâce aux efforts de notre Ministère de la Culture et de l'Orientation Nationale, et bien entendu ceux des pays intéressés, le public et surtout les artistes égyptiens ont pu enrichir et élargir considérablement leurs horizons. Il serait bon que la R.A.U. envoie de son côté une exposition de peinture et de sculpture vraiment représentative dans ces pays et d'autres encore. C'est ainsi que les liens culturels s'établissent le mieux et que la compréhension entre les peuples se construit sur des bases véritables.

BALLET

Nous n'avons pas eu l'occasion de parler jusqu'ici du récital de danses hindoues de la célèbre danseuse Indrani, que nous avait offert un soir d'octobre à l'Opéra le Ministère de la Culture en coopération avec l'Ambassade de l'Inde, mais nous ne saurions clore cette revue des événements artistiques de l'année sans nous resouvenir de la profonde impression de beauté et de poésie que ces danses classiques de l'Inde nous ont laissée, comme de notre reconnaissance à cette danseuse exception-

nelle pour nous les avoir représentées avec un art infini. Comme l'a écrit un grand critique indien « dans une incarnation précédente, elle a dû danser à la cour divine des Indes car elle représente l'image poétique d'une nymphe divine ». Ce compliment dithyrambique, loin d'être exagéré demeure bien au dessous de la réalité. Jusqu'au soir où je l'ai vue, j'étais plutôt hostile à l'art hindou. On sortait de la représentation absolument conquis. Deux heures durant, seule sur la scène, merveilleusement habillée de costumes anciens, mais sans décors, avec l'accompagnement d'un orchestre traditionnel de trois musiciens, Indrani nous a subjugués, séduits, enivrés et transformés en admirateurs non seulement de la danse mais de l'art hindou. Car ces danses classiques de Bharata, Natyam, Mohini, Attam et Orissi, représentent en mouvements la sculpture des grandes civilisations hindoues. Ce qui, figé dans la pierre, paraît souvent disgracieux, difforme et si opposé à notre conception de la beauté, devient, incarné par Indrani, compréhensible comme un moment découpé dans un mouvement stylisé et relevant d'une tradition étrangère, certes mais qui n'en conserve pas moins une certaine grâce originale, bref redevient humain.

La technique de la danse d'Indrani apparaît prodigieuse et sans failles, on se rend compte qu'elle doit être dans son domaine aussi parfaite que celle des plus grandes ballerines occidentales dans le leur. A cela Indrani ajoute une beauté fascinante, mais qui demeure tellement unie à sa danse, qu'elle en prend une valeur abstraite. Indrani danse de tout son corps, comme l'ont fait les grandes ballerines et danseurs russes, et l'on finit par aimer, à travers le langage plastique de ce corps, les rythmes de l'Inde qui redeviennent vivants.

Cette soirée nous a donné les émotions artistiques les plus pures et les plus élevées que notre saison artistique nous ait procurées dans n'importe quel domaine. C'est un de ces souvenirs que l'on conserve pour la vie.

*
**

On ne saurait en dire autant du San Francisco Ballet, dont le souvenir global sera celui d'une espèce de divertissement hygiénique.

Nous n'entrerons pas dans le détail des ballets représentés par cette compagnie qui, fondée en 1933 est la plus ancienne des Etats Unis. Son directeur et chorégraphe Lew Christiansen est un élève de Balanchine. On sait qu'après la guerre de 1914, Fokine, Massine et Balanchine ont fondé des écoles de ballets aux Etats Unis et par eux la grande tradition des ballets russes s'est transmise aux Etats Unis. Lew Christiansen a été un des premiers danseurs étoiles américains ainsi formés et sa chorégraphie de *Filling Station* a constitué un des premiers ballets proprement américains.

D'ailleurs, ce *Filling Station* est encore le ballet que nous avons préféré. Au moins, les Américains sont là au naturel, stylisés avec humour et il y a de la danse, assez acrobatiques, se souvenant à la fois du music-hall et des performances sportives. *Lady of Shalott* laisse une certaine impression poétique des mystères du subconscient, assez prenante d'ailleurs. Il y a quelques bonnes trouvailles, (comme la présentation répétée du miroir). Seulement la danse proprement dite y est presque absente, toute l'importance portant sur les « situations » symboliques et sur le décor.

Le programme comprenait aussi des extraits

de ballets classiques et de ballets abstraits de Balanchine. Malheureusement, si les danseurs et les ballerines ont une technique assez bonne et assez élégante, s'ils sont jeunes et gracieux, ils manquent singulièrement d'expression, de pathétique, de poésie et aussi de cette technique transcendante que l'on exige des étoiles. On ne conserve le souvenir d'aucune ballerine, d'aucun danseur. Les ballerines dansent avec l'expression figée et la petite âme pneumatique des show-girls. « Keep smiling » ! Les danseurs ont plutôt l'allure de sportifs et manquent totalement d'épaisseur psychologique. Les décors et les costumes ont souvent fait preuve d'un certain mauvais goût, dont les aspects se trouvaient réunis dans *A mask of Beauty and the Shepeard*. Par contre, le chef d'orchestre était bon et l'Orchestre Symphonique du Caire a très bien rendu, sous sa direction, les morceaux au programme.

MUSIQUE

Je ne voudrais pas terminer cette rapide revue des activités artistiques de la saison sans parler de deux événements musicaux, l'un déjà ancien, l'autre tout récent.

Le premier a été constitué par la tournée de l'Erben Quartet, organisé par la R.D.A. en collaboration avec le Ministère de la Culture, et qui a été marquée par plusieurs concerts au Caire et dans d'autres villes de la R.A.U. Ce quatuor à cordes de Berlin est composé de musiciens jeunes mais certainement de grand talent. Ils possèdent une technique parfaite, le sens de l'ensemble, une très belle sonorité et une compréhension profonde des morceaux qu'ils jouent. Nous voudrions mettre à

part le *Quatuor à cordes No. 3, opus 75*, de Chostakovitch dont c'était la première audition en R.A.U. Ce quatuor est une œuvre très belle et très difficile et pourtant l'Erben Quartet a su en donner une interprétation si convaincante que cette œuvre ardue a été spontanément acclamée par un public nullement averti pourtant de musique moderne. L'exécution du Quatuor de Chostakovitch par l'Erben Quartet a certainement constitué l'un des moments de musique pure les plus précieux et les plus denses de l'année.

L'autre événement de notre saison musicale, à part ceux dont nous avons déjà rendu compte dans nos chroniques précédentes, a été le séjour parmi nous comme Guest Conductor de M. Gika Zdravkovitch, Chef de l'Orchestre Philharmonique de Belgrade, qui, durant l'absence du Mo. Litschauer a pris en main l'Orchestre Symphonique du Caire. Comme nous l'avons toujours espéré, l'œuvre pédagogique du Mo. Litschauer dans la formation de l'Orchestre Symphonique du Caire allait permettre d'inviter des Chefs d'Orchestre de réputation internationale à conduire l'ensemble de la capitale de la R.A.U. M. Gika Zdravkovitch s'est imposé d'emblée aux amateurs de musique par une interprétation magistrale de la *Symphonie Pathétique* de Tchaïkowsky. Nous ne nous souvenons pas d'une exécution aussi riche et aussi émouvante, depuis celle qu'avait donnée Dobroven en février 1938. M. Zdravkovitch a montré aussi l'étendue de sa compréhension en interprétant avec beaucoup de couleur et de sens rythmique, en première audition, la *Suite Folklorique pour Orchestre en do, opus 24*, du compositeur égyptien Abou Bakr Khayrat. Il s'agit d'un ensemble de tableautins, évoqués avec beaucoup de finesse d'impression et d'élégance dans

l'écriture, basés sur des thèmes populaires égyptiens. Dans un autre concert, le chef yougoslave a très bien rendu l'esprit du *Concerto pour piano et orchestre* d'Abou Bakr Khayrat, que le compositeur exécutait en soliste.

Dans la suite de ces concerts hebdomadaires, le Mo. Zdravkovitch devait confirmer la profonde impression qu'il avait produite. C'est un bon interprète des classiques mais il paraît exceller surtout à rendre les romantiques et les modernes. On se rappellera de son *Ouverture de Roméo et Juliette* de Tchaïkovsky, de la *Symphonie* de César Frank et surtout de la très belle *Symphonie No. 2 (la Héroïque)* de Stejpan Sulek. Ce compositeur yougoslave a dédié cette œuvre, écrite en 1946, aux peuples de son pays. Il retrace dans un langage purement musical les luttes et les souffrances qui ont mené à la libération. Cette grande fresque, dans le style de Chostakovitch, est traversée par un souffle réellement épique. Le Mo. Zdravkovitch a su en faire sentir toute la grandeur et ressortir la tragique beauté. Le public a acclamé avec enthousiasme une œuvre difficile, qui ne fait aucune concession pour séduire. Le chef a su construire un admirable *crescendo* héroïque et l'opposer à la sérénité douloureuse de l'adagio final. On doit féliciter sans réserve l'Orchestre Symphonique du Caire qui a su suivre son chef dans des tempi frénétiques sans un moment de défaillance.

L'accueil réservé à cette belle et difficile composition, comme en début de saison, au quatuor de Chostakovitch montre qu'on sous-estime toujours le public en prétendant qu'il ne comprend pas la musique difficile. Lorsque l'œuvre exprime un sentiment vraiment profond, une émotion sincère le

public le sent d'habitude. Ce qui l'ennuie et le laisse froid, ce sont les recherches purement formelles.

Le séjour parmi nous du Mo. Zdravkovitch a témoigné que notre orchestre est désormais capable d'obéir aux vœux des chefs les plus exigeants et d'exécuter les œuvres les plus difficiles. Il aura ainsi mis en évidence le travail remarquable accompli en deux ans par le Mo. Litschauer et par le Ministère de la Culture et de l'Orientalisation, qui ont donné au Caire un orchestre digne de la capitale de la R.A.U. Il demeure cependant indispensable d'améliorer les cuivres.

MARIONNETTES

Une excellente initiative du Ministère de la Culture et de l'Orientalisation a été la formation d'un théâtre de Marionnettes. Dans ce but, le Ministère avait demandé le concours de deux excellentes spécialistes roumaines, Mmes Dorina Tanasesco et Iona Constantinesco. Celles-ci ont fait de l'excellent travail et en moins de six mois, une troupe égyptienne composée de « jeunes » était entraînée, de nombreux personnages populaires, très finement observés étaient créés, des décors et des éclairages mis en scène avec un goût très sûr.

Le programme présenté depuis deux mois tous les jours, avec un succès sans précédent dans les annales du théâtre en Egypte, comprend des morceaux de diverses longueurs. Les marionnettes sont très ingénieusement articulées et surtout les personnages, hommes ou animaux, stylisés avec beaucoup de vérité et d'humour. Une seule faute de goût, la scène de la ballerine classique, fort brève heureusement. Tout le reste du programme, qui

deux heures, est réellement fort bon. Mais là où l'on atteint à un niveau de classe internationale, c'est dans la représentation d'un orchestre populaire arabe. Il s'agit d'un chef d'œuvre d'observation dans le détail des mouvements, et de suggestion de l'atmosphère d'ensemble. Apparaît ensuite, au son de cet orchestre, une danseuse qui exécute une « danse du ventre » à faire pâlir d'envie Tahia Carioca et enfin un chanteur très populaire en Egypte dont la marionnette est l'incarnation vivante. Inutile d'ajouter que ces trois scènes déclenchent l'enthousiasme légitime du public. Elles constituent, en effet des chefs d'œuvre et c'est dans cette voie qu'il faudrait continuer pour composer, avec autant de verve et de précision, un répertoire folklorique. Le Théâtre des Marionnettes du Caire serait alors digne d'aller représenter la R.A.U. à l'étranger. Le Ministère de la Culture a retenu les deux spécialistes roumaines pour six autres mois tout en leur exprimant sa gratitude pour les magnifiques résultats déjà obtenus.

C'est, là encore, un bel exemple de coopération culturelle entre nations.

Alexandre Adopol

TABLE DES MATIERES

Vol. XLII

Janvier 1959 — Juin 1959

POEMES — CONTES — ROMANS

	Page
Micheline Herz .. <i>Poèmes</i>	139
Rachad Rouchdi .. <i>En congé</i>	149
Yehia Hakki	
<i>Nous étions trois orphelins</i>	75
Youssef Idriss	
<i>Les soirées les moins coûteuses</i>	46, 123, 235
Youssef el Sébaï ... « Elle est vieille ! »	31
» » <i>Le Manitou de la ruelle</i> <i>des ablutions</i>	192
» » <i>Les trente deniers</i>	266

ARTS — HISTOIRE — PHILOSOPHIE

(ESSAIS — ETUDES)

Abdel Moneim	<i>Le Centenaire du Musée</i>	
Aboubakr	<i>Egyptien</i>	1
Abdel Rahman Sedky	<i>Ahmad Chawki</i>	87
G. C. Anawati	<i>Ibn Khaldoun, un Montesquieu arabe</i> ..	175, 303
Gabriel Bounoure ..	<i>Ramza</i>	285
Louis-A. Christophe	<i>Un visiteur involontaire</i> <i>d'Abou Simbel</i>	113
» »	<i>La Statue de Ramsès Ier</i>	257
A. Papadopoulo ..	<i>La poésie yougoslave</i> <i>contemporaine</i>	54
» »	<i>Primitifs de 1959</i> ..	213, 320

	Page
A. Rouchdi Saleh .. <i>Le Centre Folklorique</i> ..	142
Hilde Zaloscer <i>Les portraits de la Mort</i> <i>dits du Fayoum</i>	38

CHRONIQUES

LES ARTS — LA MUSIQUE

Alexandre Adopol .. <i>La saison d'opéra au</i> <i>Cairé</i>	249
» » <i>La saison artistique et</i> <i>théâtrale</i>	341
A. Papadopoulo .. <i>Le Renouveau de la Mu-</i> <i>sique en Egypte</i>	159

NUMERO SPECIAL

AHMED RASSIM

(No. 224 - 225)

Préface	5
Lettre de Georges Duhamel	7
Avant-propos	9

ETUDES

Alex. Papadopoulo . <i>La Vie et l'œuvre</i>	13
Henri Thuile	31
Georges Henein <i>Hommage à un seigneur</i> <i>qui fit vœu de poésie</i>	36
Georges Raymond .. <i>Ahmed Rassem parmi les</i> <i>ermites de l'Attaka</i> ..	43

	Page
Moënis Taha-Hussein <i>Le tombeau d'Ahmed</i>	
<i>Rassim</i>	51
Hassan Mazhar <i>In memoriam</i>	57
J. Ascar-Nahas <i>Mon ami Rassem</i>	60
Alex. Papadopoulo . <i>Ahmed Rassem ou la poé-</i>	
<i>sie comme dimension</i>	
<i>de la nature</i>	65
Gabriel Bounoure .. <i>Ahmed Rassim, profes-</i>	
<i>seur d'irrespect</i>	89
Jean Moscatelli <i>L'humour et le surnatu-</i>	
<i>rel chez Ahmed Rassim</i>	95
Gabriel Boctor .. <i>Les inspiratrices d'Ahmed</i>	
Andrée Chédid <i>Pour un visage de poète</i>	106
Lisette Enokian .. <i>L'amour et Ahmed Ras-</i>	
<i>sem</i>	109
Abdel Rahman Sedky <i>Impressions d'Ahmed</i>	
<i>Rassem</i>	112
Antoniè Loza <i>Ahmed Rassim, poète</i>	
<i>oriental</i>	116
Robert Barret <i>Le poète Ahmed Rassem</i>	
<i>n'est plus</i>	124
TEMOIGNAGES	128 à 137
TEXTES	141 à 228

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

VIENT DE PARAITRE

Un important numéro spécial

AHMED RASSIM

Poète arabe de langue française

Avec la collaboration de:

Georges Duhamel, Abdel Rahman Sidky, Gabriel Bounoure, Moënis Taha-Hussein, Andrée Chédid, Georges Henein, Georges Raymond, Alexandre Papadopoulos, Henri Thuile, J. Ascar-Nahas, Jean Moscatelli, Antonie Loza, Gabriel Boctor, etc...

Le numéro comprend en outre des **Morceaux**
Choisis très complets de l'œuvre du poète.

Un beau volume illustré P.T. 80.—

Edition de luxe sur alfa numérotée ... P.T. 150.—

La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire
Tél. 41586

LE NUMERO : 20 Piastres

Abonnement pour l'Egypte : Un An P.T. 200
Abonnement pour l'Etranger : Un An P.T. 225

Représentants à l'Etranger:

FRANCE

Prix du Numéro 240 frs.
Abonnement un An 2400 frs.

ETATS-UNIS

STECERT HAFNER, INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.)

Abonnement un An \$ 8

CANADA

PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34,
Canada.

Abonnement un An \$ 8

VIET-NAM

FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

**ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.**

**N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures.**

IMP. COSTA TSOUMAS & CO.

Maintenant !

A
BRUXELLES
AEROPORT
NATIONAL



Passagers des lignes internationales, vous trouverez Cigares, Cigarettes, Alcools, Champagnes, Liqueurs, etc.. en franchise de droit au « tax-free SKY SHOP » de la nouvelle aérogare de Bruxelles National — Réductions diverses jusqu'à 60%.

